

Voir page 4 : LES PHOTOGRAPHIES DE L'EXPLOSION D'HIER

HUITIÈME ANNÉE. — N° 2267.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Lundi 29 janvier 1917.

EXCELSIOR

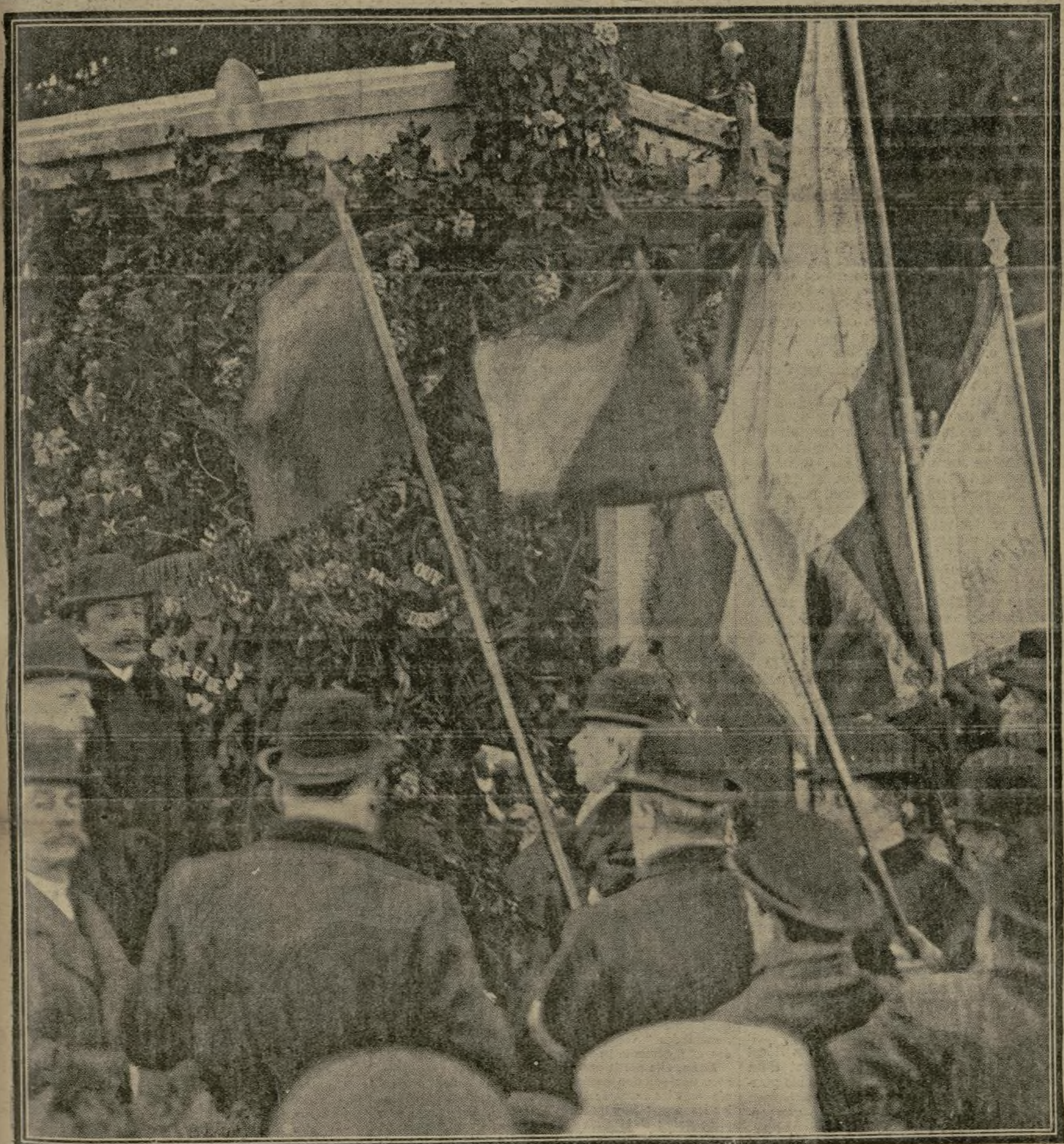
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. — Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. — Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Administration : 83, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS



L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE PAUL DEROULEDE. — LE DISCOURS DE M. MAURICE BARRÈS
La Ligue des patriotes s'est rendue hier à trois heures au cimetière de la Celle-Saint-Cloud à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Paul Déroulède, son fondateur. M. Maurice Barrès (X), président de la Ligue, après avoir célébré le grand patriote qui dénonça le péril allemand, a rappelé les raisons qui prouvent que la France doit être victorieuse.

Ayuntamiento de Madrid

Le parti pharisien

Il y a dans le monde un parti pharisien, un grand parti, puissant par le nombre, les intérêts qu'il groupe, et aussi par cette discipline spontanée qui naît d'une psychologie commune à tous ses membres : c'est le parti de la fausse vertu, le parti de la fausse justice, le parti qui, en ce moment, affecte de ne pas vouloir prendre parti. Il est l'ennemi né de tout ce qui est français ; dans les pays neutres, c'est lui qu'on retrouve dans toutes les œuvres de propagande germanophile. Avant la guerre, il avait si bien obscurci l'opinion de quelques-unes des nations qui, aujourd'hui, soutiennent notre cause, que certains alliés de la France témoignent presque chaque jour, avec une agréable naïveté, de leur étonnement de découvrir une autre France que celle dont on leur avait dépeint la trompeuse image.

Le Pharisien ! C'est lui qui a imaginé la légèreté française, la frivolité française, le vice français. C'est lui qui appelle dédaigneusement les savants français des « vulgarisateurs », et les philosophes français des « journalistes », parce qu'ils ont la politesse d'écrire de façon à se faire entendre de tout le monde.

Les Pharisiens ! Il faut avoir vécu dans les pays du Nord et dans les pays anglo-saxons, partout où l'austérité apparaît comme le visage nécessairement un peu revêché de la vertu pour savoir quelle est leur puissance.

« Pendant longtemps, me disait un Anglais, ils ont gâté la joyeuse Angleterre, l'Angleterre de Shakespeare et de Fielding, et ce serait un bon résultat de la guerre, au point de vue anglais, si, comme je l'espère, elle arrivait à tordre le cou à leur orgueil. Ce sont eux qui ont imposé longtemps à leur pays cet engouement germanophile que Chesterton appelle justement : « Le crime de l'Angleterre ».

C'est le Pharisien pacifiste qui, en Suisse, en Hollande, en Amérique, se prête aux manœuvres allemandes. Il n'ose pas toujours nous combattre de front. Il lui arrive de reconnaître que l'Allemagne n'a pas conduit très correctement la guerre, que la violation de la neutralité belge fut une « faute », qu'on eut tort de bombarder les cathédrales, et qu'il est bien possible que, lors de l'invasion, les soldats allemands aient commis quelques crimes : « Mais que voulez-vous ? dit-il. C'est la guerre, et la guerre est nécessairement horrible. » Et si on lui objecte que l'Allemagne l'a entreprise, il déclare d'un air profond qu'en toute justice elle était obligée de l'entreprendre à cause de l'encerclement dont on la menaçait. La guerre, pour lui, était une catastrophe inévitable, dont il faut faire remonter l'origine soit aux vices du capitalisme — car il est des pharisiens socialistes, — soit aux vices du nationalisme. Mais le temps est venu de renvoyer tous les nationalismes dos à dos.

Telle est la nouvelle doctrine du parti pharisien, qui s'agite beaucoup par le monde depuis qu'on a commencé à parler de paix. Il prétend maintenant qu'en refusant de se prêter aux propositions de conversation que lui faisait l'empereur l'Entente a montré qu'elle voulait détruire la culture allemande, cette culture sérieuse, vraiment moderne, sagement démocratique et sagement traditionaliste, dont l'ordre méthodique faisait un si heureux contraste avec la fantaisie et le désordre français, et avec la sauvagerie corrompue des Slaves.

Le désordre français, la sauvagerie corrompue des Slaves, tel était avant la guerre le thème ordinaire des discours du bon Pharisien d'Europe. Depuis la guerre, il y a ajouté l'égoïsme anglais. Cela fait un corps de doctrine : c'est contre le désordre français, la sauvagerie slave et l'égoïsme anglais qu'il s'agit maintenant de défendre la pauvre Allemagne menacée dans son existence. La violation de la neutralité belge et les déportations sont bien un peu gênantes pour cette thèse. Mais il est si aisé d'obscurcir tout cela, en disant d'un air attristé qu'en temps de guerre tous les gouvernements mentent !

Et puis, même en admettant que le gouvernement allemand ait commis des fautes, l'humanité ne commande-t-elle pas le pardon et l'oubli ? Et voilà pourquoi il faut une paix sans victoire ! Une paix qui laisse l'Allemagne intacte, une paix qui respecte la kultur germanique ! Il n'est pas besoin de répéter que de cette paix-là nous ne voulons, à aucun prix.

Pas un de nos soldats n'y voudrait consentir, mais le fait que le grand parti pharisien travaille pour elle est un excellent symptôme : il se taisait avec une magnifique unanimité quand il croyait à la victoire allemande. Tout au plus, consentait-il à plaindre hypocritement la France, la pauvre France, victime de sa légèreté ; s'il travaille maintenant avec tant de zèle pour l'Allemagne, c'est qu'il est sûr de sa défaite.

L. DUMONT-WILDEN.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le mariage allemand que contractait leur souverain, et la bande allemande qui accompagnait leur nouvelle reine, ne furent pas d'abord accueillis en Grèce avec une joie sans mélange.

Il est vrai que les Boches étaient déjà des Boches. Lors de ce mariage, ils firent tout ce qu'ils pouvaient — ou plutôt se montrant au naturel — pour se rendre désagréables.

A Patras, un des navires qui portait des membres importants du cortège nuptial — la personnalité la plus distinguée était le comte Herbert de Bismarck, fils du « grand homme » — fut reçu par une délégation de notabilités de la cité. Ces gens étaient en habit noir et en gants blancs, et l'un d'eux tenait à la main un rouleau de papier annonçant que ce descendant de Démosthène avait l'intention de prononcer un discours.

Herbert de Bismarck était encore sous l'influence de son ivresse de la veille. On l'appela. « Lorsqu'en trébuchant il atteignit le bastion de l'arrière, raconte l'Américain Poultney Bigelow dans ses Souvenirs de Prusse, il se pencha pour regarder les compatriotes de Maria Botzaris, et beugla en allemand : « Voilà les mastroquets d'Hellénie ! Je les reconnais ! En grec, ça se dit Oinopoleo, n'est-ce pas ? »

Bigelow essaya de le faire taire. Vainement. Il rugit de toutes ses forces : « Qu'est-ce que ça peut fiche ? Ils ne comprennent pas l'allemand ! »

Sur quoi le chef de la délégation entama un discours, des plus flatteurs du reste, dans la langue de Goethe.

Sur le moment, le jeune Bismarck en fut déconcerté. Cela n'empêcha pas que quelques jours plus tard, à la cour d'Athènes, il rugit de nouveau : « Où est le chambellan ? » — « Le chambellan de Sa Majesté le roi de Grèce ? » lui demanda-t-on. — « Oh ! Laissez-moi la paix avec Votre Majesté le roi de Grèce, fit Bismarck. Je vous parle de celui de l'empereur. »

Ah ! ils n'étaient pas aimés à Athènes, les Allemands, à cette époque. Et pourtant depuis... Cela tient à la veulerie des Grecs continentaux, je le veux bien. Mais peut-être aussi n'a-t-on pas fait, à l'heure qu'il fallait, ce qu'on aurait dû faire.

Pierre MILLE.

La guerre avait déjà eu pour conséquence d'élargir le rayon des affaires dans le monde de ces petites voitures à bras qui font partie intégrante du commerce parisien. Aux premiers mois, on avait vu, dans les quartiers laborieux, les marchandes du pousse-pousse vendre de la viande, ce qui était un fait nouveau.

Mais voici que les rigueurs de cette fin de janvier ont provoqué l'apparition d'un commerce de plein air encore inconnu : on peut voir, dans le faubourg Saint-Martin, dans le faubourg Saint-Denis et aux alentours, des charrettes pleines de fourrures à bon marché, d'une élégance toute relative, certes, mais pour quatre francs quarante-cinq on ne peut pas demander à un manchon d'être en chinchilla. Il y a des tours de cou à deux francs vingt, des étoles à dix francs, et le tout à l'avenant.

Peaux de chats maigres, peaux de lapins usagées et habilement parées trouvent là un public d'acquéreurs. Et, ma foi, dès que la Parisienne, magicienne qui ennoblit tout ce qu'elle touche, se décore de ces fourrures pour tout petits budgets, étoles et manchons prennent assez de style pour faire, le plus souvent, illusion.

Rencontré hier, dans un tea-room, une des jeunes actrices qui s'en vont, à tour de rôle, avec un empressement joyeux, jouer la comédie devant nos soldats. Et la pauvrette nous conte la frousse affreuse qu'elle eut de ne pas être acceptée, lorsque — c'était quelques jours après la reprise de Douaumont — on demanda des « volontaires » pour Verdun. Le nombre des engagements se multipliait tous les jours.

Enfin, elle partit et, toute sa vie, elle se rappellera, avec une émotion profonde, cette « matinée » organisée dans les caves de la citadelle, que n'ont pu ébranler les coups furieux de l'Allemand. On donna une pièce gaie : Depuis six mois, que suivit une partie de concert. Mais ni les chants, ni les applaudissements frénétiques ne parvenaient à étouffer le bruit des obus qui tombaient alentour.

Pour l'aller et le retour, on marcha, en automobile, en quatrième vitesse, car la route n'était rien moins que sûre. Mais il passait tant de monde et tant de véhicules sur cette route que la petite actrice.

pour nous expliquer qu'elle n'a pas eu peur, trouve ce mot exquis et simple :

— Vous comprenez, on ne pensait pas au danger, c'est tellement fréquenté !

Comme dans les romans-feuilletons !

On sait qu'un merveilleux trésor vient d'être découvert au Brésil, dans une localité de l'Etat de Minas Geraes, nommée Pomba. On sait que ce trésor, comme tout trésor qui se respecte, gisait enterré et, d'après le rapport des autorités, comprenait 3 kilos de brillants, 3 livres de rubis, des topazes et des colliers de perles d'une richesse inouïe.

L'imagination des Brésiliens s'est montée ; il y a de quoi ! La rumeur populaire affirme que le trésor de Pomba n'a pas été tout entier découvert, et il paraît que, non seulement une société est en voie de constitution pour rechercher ce qui en reste, mais encore que les immigrants arrivent de partout pour essayer d'arracher à la terre quelque collier de perles ou quelque pendentif en brillants !

Attendons-nous à voir les Parisiennes gagnées par cette fièvre, et prendre, en dépit des sous-marins, le prochain paquebot pour le Brésil.

Une « réunion protestataire » très originale vient d'avoir lieu en Allemagne. C'est celle des « diseuses de bonne aventure ».

Ces dames se plaignent des pouvoirs publics qui entravent le libre exercice de leur métier :

- 1° En taxant les jeux de cartes et tarots ;
- 2° En réquisitionnant le marc de café pour nourrir les bestiaux (quelle profanation !) ;
- 3° En ne tolérant plus dans les rues berlinoises les distributions de prospectus.

Les devineresses boches oublient d'exposer dans leur réquisitoire un dernier grief, qui est cependant le plus important. « Les pouvoirs publics », en menant le peuple allemand à sa perte, lui ôtent tellement toute confiance dans l'avenir qu'il n'ose même plus aller consulter les « voyantes » !

C'est cet état d'esprit découragé qui, bien plus que l'absence de prospectus, de tarots et même de marc de café, écarte les clients du temple des sybilles !

Saint-Brieuc nous donne un charmant et pittoresque exemple de mobilisation civile. Voici de quelle façon les citoyens y travaillent pour le bien public :

D'abord, au bassin à flot, ce sont les femmes de Cesson et de Longueux qui déchargent les navires, et croyez que la besogne ne chôme pas ! Les vieux mathurins n'en croient pas leurs yeux !

Eux, les mathurins, marins et pêcheurs, s'emploient aussi de leur mieux. Aux heures de loisir, ils viennent mettre leurs petits ânes à la disposition des capitaines de navires, pour halier les bateaux et remplacer les remorqueurs absents !

Ma foi, si M. Claveille était partout secondé aussi bien qu'à Saint-Brieuc, la crise des transports finirait vite !

Jolie scène, hier, à la terrasse d'un café du boulevard.

Mais, direz-vous, il y avait donc quelqu'un à la terrasse d'un café, par un froid pareil ?

Justement ! Il y avait quelqu'un, un officier serbe blessé, qui, insoucieux du thermomètre au-dessous de zéro, buvait à petits coups sa tasse de café en lisant son journal.

Deux officiers français passèrent, qui dirent à l'officier serbe :

— Vous avez sûrement fait la campagne de Serbie, au milieu des neiges de vos montagnes ?

L'instant d'après, il y avait trois officiers attablés, à la terrasse glaciale du café : les deux Français et le Serbe. Tous trois causaient avec animation et ne paraissaient, pas plus les uns que les autres, se soucier de la température.

Les garçons, très fiers, attribuaient ce résultat aux qualités calorifiques du café qu'ils versaient. Mais c'était aussi que les trois officiers parlaient ensemble de l'héroïsme serbe, d'hier, de demain, et oubliaient toute autre chose.

Il y a à Salonique une sorte de musée antique, qui contient toutes les poteries, statues et mosaïques devenues la possession des Alliés. On n'a pas oublié que notre armée d'Orient possède, en effet, une active section archéologique, qui fouille le sol, du Vardar à Vasilika.

Mais si « le dépôt des antiquités » de Salonique ne s'enrichit pas davantage encore, ce n'est point la faute des paysans grecs. Depuis longtemps, — tournant la loi qui attribue à l'Etat ce que l'on trouve dans le sol, — ils s'étaient emparés des « antiquités » enterrées dans leur champ, et ils cherchent aujourd'hui à nous les revendre par tous les moyens. C'est du bon commerce.

Un des membres les plus distingués de notre section archéologique était récemment arrêté par un mystérieux émissaire qui lui dit :

— Votre Honneur, j'ai le bras de la Vénus que vous avez découverte, et si vous me donnez beaucoup d'argent...

Son Honneur refusa en souriant. C'était le cinquième bras que l'on offrait à sa Vénus ; et, bien qu'elle ne fût pas la Vénus de Milo, elle aurait eu trop de bras tout de même !

LE VEILLEUR.

Billet d'un Provincial

Mon cher Parisien,

Je suis sûr que tu ne regardes jamais ton calendrier, que tu vis au jour le jour, à la merci de l'heure, et que tu ne songes guère aux saints et aux bienheureux. Je te comprends et je te pardonne. Vous avez dans la grande ville de plus graves soucis. Mais, en province, nous jouissons encore de quelques loisirs et, à la veillée, je lis l'almanach, comme au vieux temps. Je t'apprends donc que, dimanche 28 janvier, tombait la fête de Charlemagne.

— Voilà qui m'est parfaitement indifférent, vas-tu me répondre. J'ai beaucoup d'estime pour l'empereur à la barbe fleurie, mais je n'ai nullement l'intention d'aller au parvis Notre-Dame déposer des fleurs au pied de sa statue.

Je ne t'en demande pas tant ! Mais, est-ce que ce jour de la Saint-Charlemagne ne te rappelle rien ? Voyons, est-ce que tes souvenirs de collège se sont envolés ? As-tu oublié que le jour de la Saint-Charlemagne était un jour de congé et de bombance dans les lycées de Paris ? Ne revois-tu pas le grand réfectoire de Louis-le-Grand transformé en salle de banquet dont les fortunés convives étaient les meilleurs élèves de chaque classe ?

Dans le fond, une estrade était dressée où, à l'heure des oranges et de la tisane de champagne, les jeunes poètes de l'établissement, devant le proviseur, les professeurs et leurs invités, récitaient des pièces de circonstance qui recueillaient les applaudissements enthousiastes des camarades ! Ah ! le bon public !

Le thème de ces élucubrations poétiques ne variait guère ! Charlemagne descendait la nuit par une cheminée dans un dortoir, surprenait le rêve d'un potache qui le mettait au courant des menus incidents de la maison. L'administration indulgente n'exerçait pas une censure trop sévère et se laissait critiquer. L'économe était le bouc émissaire. On lui reprochait des portions trop maigres, des menus sans variété, une "abondance trop baptisée". L'empereur Charlemagne prenait bonne note et s'indignait qu'un lycée ayant fourni tant d'hommes glorieux à la France, un nombre si considérable de généraux, d'amiraux et de membres de l'Institut, s'obstinât à donner trois fois par semaine des haricots rouges aux jeunes élèves qui brûlaient de marcher sur les traces de leurs illustres vétérans...

Il y a, hélas ! bien des années de cela, deux rhétoriciens, rompant avec la tradition, écrivirent pour une Saint-Charlemagne un dialogue en vers qui mettait aux prises un disciple de François Coppée et un disciple de Stéphane Mallarmé. Chacun défendait la poésie de son maître et lui empruntait ses formules qui se résumaient dans deux sonnets, deux pastiches. Je n'ai pas besoin de te dire que l'auditoire bienveillant fit un gros succès aux deux collaborateurs à qui l'on demanda copie de leur dialogue.

A quelque temps de là, parut un article de Francisque Sarcey, entièrement consacré au dialogue des deux potaches, dont il publiait de nombreux extraits, suivis des exclamations familières à notre Oncle : "C'est à crever de rire ! C'est tout bonnement délicieux," etc. "Tu Marcellus eris", s'écriait le critique dans un accès d'enthousiasme ! La prophétie s'est réalisée pour un des deux auteurs qui est aujourd'hui un de nos plus jeunes ministres, un de ceux qui, sur ses robustes épaules, porte un des plus lourds fardeaux de l'heure présente. Quant à son collaborateur, je n'ose pas t'en parler. Il a trop mal tourné ! il est journaliste.

LE PROVINCIAL.

Voir page 4 :

L'EXPLOSION D'HIER A MASSY-PALAISEAU

Un nouveau "Bremen" aurait-il sauté à Kiel ?

LONDRES, 28 janvier. — D'après une dépêche de l'Exchange Telegraph Company de Rome, un voyageur arrivé d'Allemagne à Zurich assure, sur le rapport de deux officiers allemands, que le croiseur allemand Bremen aurait fait explosion dans le port de Kiel, en endommageant deux navires ancrés à peu de distance.

Si ce récit est vrai, le croiseur Bremen en question doit évidemment être un nouveau navire, l'ancien croiseur de ce nom ayant été torpillé par un sous-marin anglais dans la Baltique au mois de décembre 1915.

APRÈS LA CONFÉRENCE NAVALE DE LONDRES

INTERVIEW DE L'AMIRAL CORSI Ministre de la marine d'Italie

Revenant de Londres, où il avait pris part à la conférence navale, l'amiral Corsi, ministre de la Marine italienne, a débarqué samedi, à midi, à Boulogne, d'où il a gagné Paris en automobile. Une panne de moteur, qui le surprit aux environs de Beauvais, ne lui permit pas d'arriver à temps pour prendre le même soir le train pour Rome.

C'est donc hier soir que le ministre italien, qu'accompagnaient le contre-amiral Marzolo, sous-chef d'état-major de la flotte ; le capitaine de frégate Baistrocchi, et le lieutenant de vaisseau Roesler, s'est embarqué à la gare de Lyon, à destination de l'Italie.

Le contre-amiral Lacaze, ministre de la Marine ; le vice-amiral de Bon, chef d'état-major de la flotte ; le commandant Leoni, attaché naval italien ; le capitaine Garza, et le lieutenant Antongini, de la mission navale italienne ; le capitaine Bennicelli ; le capitaine Fijan, commissaire militaire adjoint de la gare de Lyon, etc... l'ont salué à son départ.

L'amiral Corsi, qui avait remis dans la journée, au nom de son gouvernement, le grand cordon des Saints Maurice et Lazare à l'amiral Lacaze, a remis, au moment de partir, le grand cordon de la Couronne d'Italie à l'amiral de Bon.

Nous avons pu nous entretenir pendant quelques instants avec le ministre italien, qui nous a ex-

primé sa très vive satisfaction des résultats de la conférence de Londres.

— Je ne puis, naturellement, nous a-t-il dit, vous exposer le détail des résolutions qui ont été prises. Mais je ne crains pas d'affirmer que l'action navale des Alliés sera considérablement intensifiée. Nous avons arrêté d'accord les mesures les plus propres à protéger les navires marchands contre la menace sans cesse croissante des sous-marins allemands.

Comme nous demandions si cette protection ne serait pas assurée par des torpilleurs ou contre-torpilleurs escortant ces navires marchands réunis en convoi, l'amiral Corsi nous répondit que cette protection serait souvent inefficace, vu le rayon d'action limité de ces bâtiments, et que d'autres mesures avaient été arrêtées.

L'amiral Corsi nous a, enfin, parlé, en termes pleins d'admiration, de la coopération navale française dans la Méditerranée. La difficile et fatigante opération de la police des mers est accomplie avec un entrain remarquable. Les marins français — aussi bien, d'ailleurs, que les marins anglais — fraternisent parfaitement avec ceux de l'Italie.

« Les trois marines alliées attendent, pleines de confiance, — a conclu l'amiral Corsi — l'heure des rencontres décisives. » — G.-G. Z.



L'amiral Corsi (1) prend congé de l'amiral Lacaze (2) et de l'amiral de Bon (3) auquel il vient de remettre le grand cordon de la Couronne d'Italie. — (Photographie prise hier soir à la gare de Lyon.)

UN ATTENTAT CRIMINEL CONTRE LE ROI D'ESPAGNE

On a voulu faire dérailler le train qui le portait.
Deux arrestations.

MADRID, 28 janvier. — Dans la nuit d'hier, le train conduisant le roi Alphonse XIII à Grenade a été l'objet, entre les gares de Puente-Genil et de Campo-Real, d'une tentative criminelle.

Le train royal était précédé d'un train omnibus, dont heureusement le mécanicien prévint que la voie était obstruée par un gros lingot de plomb, posé en travers des rails. Une fois l'obstacle enlevé le train a pu continuer sa route sans incident.

Deux individus ont été arrêtés par la garde civile. L'un d'eux portait sur lui des lettres écrites en langage chiffré et provenant de Barcelone.

La nouvelle de l'attentat a été officiellement confirmée par le sous-secrétariat d'Etat à l'Intérieur.

D'autre part, le journal l'Imparcial donne les détails suivants :

« C'est uniquement à la vigilance de la garde civile qu'est dû l'insuccès de la tentative criminelle. A l'endroit choisi, le kilomètre 75, sur la ligne Cordoue à Puente-Genil, la voie présente une déclivité qui rend le terrain particulièrement propice à un déraillement.

La garde civile, procédant, samedi, vers six heures et demie du matin, à une inspection de la voie, trouva deux lingots de plomb, l'un déposé en travers des rails et l'autre dissimulé entre les traverses. Selon les derniers renseignements, la tentative aurait été effectuée par une bande composée de plusieurs individus.

La réorganisation de l'aéronautique

Le général Guillemain est nommé directeur de l'organe central institué au ministère de la Guerre.



Genl GUILLEMAIN

On a pu remarquer, depuis quelques jours, l'activité croissante de l'aviation sur le front occidental. Les combats heureux que signalent nos communiqués ne sont que les épisodes d'un labeur in-

Ayuntamiento de Madrid

cessant. Le rôle de l'aviation, sur lequel aucun des belligérants n'avait d'idées arrêtées au début de la guerre, est aujourd'hui nettement défini. Ce rôle consiste principalement dans les reconnaissances qui ont pour objet soit de déterminer à l'avance les emplacements des positions et des batteries adverses, soit de signaler à l'artillerie en action les effets de son tir. Les appareils de reconnaissance doivent être soutenus d'appareils de chasse, plus rapides et mieux armés, pour les défendre contre les attaques de l'ennemi. Une troisième catégorie comprend les appareils de bombardement, destinés à des missions lointaines sur des cantonnements, des gares et des usines. Ces trois types d'appareils doivent avoir leurs qualités propres.

Tels sont, réduits comme il convient à leurs principes généraux, les résultats d'une expérience qui n'a pas été acquise sans difficulté ni sans tâtonnements. La centralisation des services de l'aéronautique auprès du ministre de la Guerre et la désignation du général Guillemin comme chef de ces services marquent la fin de la période des essais et l'intention bien arrêtée de coordonner les efforts.

Le personnel de notre aviation a toujours été au-dessus de tout éloge. Si le matériel a pu donner lieu parfois à des critiques qui ont trouvé leur écho dans la presse, c'est faute d'une autorité unique et informée qui présidât à la fabrication. Deux erreurs inverses et également fâcheuses sont à évi-

ter : la multiplicité excessive des types, due à ce qu'on laisserait toute liberté aux constructeurs, et la réduction à l'unité, qui a parfois été recommandée par réaction. Les inconvénients de la première, tant pour l'instruction des pilotes que pour l'utilisation des appareils et leur préparation, sont manifestes. La seconde aboutirait à doter notre armée d'un avion à tout faire, de même que certains théoriciens de l'artillerie voulaient que notre canon de campagne suffît à tous les emplois. Les événements de la guerre ont montré qu'à des tâches différentes il fallait des pièces de calibre et de modèle appropriés. Il en est exactement de même pour l'aviation.

Le nouvel organe fera, nous dit-on, le plus large appel à toutes les compétences, c'est-à-dire qu'il se tiendra également au courant des besoins de l'armée, des capacités de la fabrication et des derniers progrès de la science appliquée, réalisant ainsi cet accord de la guerre et de l'industrie que le ministère de l'Armement a établi, pour les armes terrestres, avec les heureux résultats que l'on sait.

On peut même prévoir, à bref délai peut-être, que cet accord intervienne non seulement pour la France, mais pour l'Entente tout entière, comme on peut espérer que la réforme se poursuivra jusqu'à l'institution de l'aviation comme arme spéciale, avec son statut particulier d'avancement, alors que jusqu'ici les officiers et sous-officiers de

l'aviation étaient toujours considérés comme détachés de leurs armes d'origine, ce qui laissait subsister entre eux des différences préjudiciables à l'esprit de corps et à l'homogénéité. — J. V.

L'anniversaire de la mort de Déroulède

Les membres de la Ligue des Patriotes se sont rendus, hier après-midi, au cimetière de La Celle-Saint-Cloud, où repose Paul Déroulède.

En dépit de la température glaciale, la manifestation fut imposante.

Devant la tombe du grand patriote, sur laquelle des mains pieuses ont fixé le premier poteau-frontière enlevé sur la ligne des Vosges au début de la guerre, M. Maurice Barrès a pris la parole.

Après avoir célébré celui qui, toute sa vie, surveilla et « cria » le péril allemand, le président de la Ligue des Patriotes a rappelé les raisons de tenir et de vaincre.

« Il n'y a pas que nos soldats qui soient tombés par centaines de mille les armes à la main, a-t-il dit, il y a des civils, des femmes, des enfants assassinés par milliers. Nous serions des traîtres envers tant de braves gens si nous ne les vengions pas. Quelle vengeance ? Il faut aboutir à une paix qui mette la Germanie dans l'impossibilité de recommencer jamais l'invasion de 1914. »

QUARANTE TONNES DE

EXPLOSENT A MASSY-PALaiseau



1. Aspect, après l'explosion, de la gare de Massy-Palaiseau qui se trouve à 500 mètres environ du lieu de l'accident. —
2. Un dépôt situé à 300 mètres de l'usine incendiée par l'explosion. — 3. Vue panoramique du théâtre de l'accident prise quelques instants après l'explosion.

Trois explosions retentirent, hier, vers deux heures, jetant l'émoi dans une partie de la banlieue, et même à Paris. A Versailles, et jusqu'à Montmartre et Vincennes, la troisième explosion, plus formidable que les deux premières, provoqua, en effet, une puissante commotion, et, en différents endroits, portes et fenêtres s'ouvrirent subitement, tandis que, sur d'autres points, les vitres se brisaient en miettes.

On apprit que ces explosions s'étaient produites dans une fabrique de phosphates, élevée sur le territoire de Massy-Palaiseau, à l'usine Henri Loyer. Cet établissement couvre une superficie d'environ 4.000 mètres carrés.

Quarante ouvriers y travaillaient, mais, hier dimanche, quatre-vingts seulement y étaient occupés.

L'accident a été provoqué par un incendie. Vers 2 heures, le feu prit dans une essoreuse qui fonctionnait mal, et malgré les efforts des travailleurs

coloniaux qui intervinrent dès que l'alarme fut donnée, le feu s'élargit, déterminant une première explosion. On donna alors l'ordre de faire éloigner tout le personnel. Vingt minutes plus tard, une autre explosion, plus violente celle-là, se produisit et le fracas qui l'accompagna fut perçu à plus de vingt kilomètres à la ronde.

Si les dégâts sont énormes, le nombre des victimes est, heureusement, peu élevé. On ne compte, en effet, qu'un décès, celui de M. Pierre Bonamy, employé aux serres Vilmorin. Le malheureux était père de quatre enfants. On compte en outre, plusieurs blessés, et la gare de Massy est en ruines. Le médecin major et le pharmacien d'un train sanitaire, qui étaient accourus à la première alerte pour prodiguer leurs soins, ont été blessés.

On estime que l'accident a été causé par l'explosion de toutes les précautions prises pour éviter

de l'usine, car il reste encore de MM. Malvy, ministre de l'Intérieur ; Loucheur, sous-secrétaire d'Etat ; Antrand, préfet de Seine-et-Oise, et le général de Sully, commandant le département, s'étaient rendus avec empressement sur les lieux du sinistre.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

ÉCHECS ALLEMANDS

**SUR LA SOMME — EN COURLANDE
ET DANS LES CARPATHES**

Pour la première fois depuis deux mois, une action assez importante a eu lieu entre la Somme et l'Ancre. Depuis les offensives combinées qui dans la première quinzaine de novembre avaient conduit les troupes britanniques et les nôtres en avant de Gueudécourt, de Lesbœufs et de Saily-Saillisel, vers le Transloy, l'activité de combat s'était localisée au sud de la Somme, où nous maintenions énergiquement nos positions d'Ablaincourt et de Pressoir, et au nord de l'Ancre, où nos alliés accomplissaient de notables progrès entre Beaumont-Hamel et Serre. L'attaque qu'ils viennent de mener avec un brillant succès les a rendus maîtres de positions qui au nord-est de Lesbœufs ont vue directe sur le gros village du Transloy, dont l'ennemi a fait une forteresse. Les Allemands reconnaissent que « des détachements anglais sont parvenus à s'établir dans une petite partie de leur ligne avancée, au sud-ouest du Transloy. » Cette leçon leur apprendra sans doute qu'il serait imprudent de dégarnir le front de la Somme au bénéfice d'autres secteurs ; et leurs projets d'offensive, s'ils existent, en seront troublés.

En Courlande, les Allemands annoncent avec leur impudence coutumière que « les attaques menées par les Russes sur les deux rives de l'Aa ont échoué. » Ce sont les Allemands qui ont attaqué, à deux reprises sur la route de Kalntzem à Schlock, une troisième fois sur la rive gauche de l'Aa, au nord-ouest de Kalntzem, et ont été à chaque reprise rejetés avec des pertes sanglantes.

Sur tout le front de Roumanie, l'ennemi reste inactif, mais dans les Carpathes boisées les Russes ont pris l'offensive et remporté un sérieux avantage : les positions austro-allemandes ont été enfoncées sur une étendue de trois kilomètres, dans la région de Valeputna, au sud de Kimpolung, et l'ennemi a été rejeté en désordre vers la Bysritza dorée : « la défense, explique le bulletin de l'état-major allemand, a dû être rapprochée de la rive orientale de la rivière ». Cette vigoureuse action, succédant aux échecs incessants de l'armée Gerok en Moldavie occidentale et à l'arrêt de la neuvième armée devant le Sereth, témoigne que les Russes disposent sur toute la ligne, depuis la Bukovine jusqu'aux bouches du Danube, de forces suffisantes non seulement pour tenir l'ennemi en respect, mais pour le refouler victorieusement à la première occasion favorable.

Jean VILLARS.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du DIMANCHE 28 JANVIER (909^e jour de la guerre)

14 HEURES.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, combats à la grenade vers l'est de la COTE 304.

Sur la rive droite, nous avons effectué, dans la soirée d'hier, ENTRE LES EPARGES ET LA TRANCHEE DE CALONNE, un coup de main qui a pleinement réussi. Nous avons trouvé de nombreux cadavres dans les tranchées ennemies et ramené un important butin.

EN LORRAINE, actions d'artillerie dans le secteur de la FORET DE BEZANGE.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la région de Moulainville, un avion allemand a été abattu par le tir de nos canons spéciaux.

23 HEURES.

Canonade habituelle sur l'ensemble du front, particulièrement vive dans la région de Verdun et en Alsace.

Le communiqué belge

Vives actions d'artillerie sur le front belge, spécialement vers Ramscapelle, Dixmude et Hetsas. Dans le secteur de Hetsas a eu lieu une violente lutte à coups de bombes.

Voir page 8 :

Les deux empereurs n'ont pas parlé
le même langage au sujet de l'avenir
par JACQUES BAINVILLE

DERNIÈRE HEURE

LE GOUVERNEMENT GREC S'EXÉCUTE

Les ligues de réservistes sont dissoutes

**LA DESTITUTION DU GENERAL CALLARIS
EST RENDUE OFFICIELLE**

ATHÈNES, 28 janvier. — Par décret royal publié hier et ayant force de loi, le gouvernement grec a été autorisé à dissoudre toutes les associations dont il aurait considéré l'existence comme préjudiciable aux intérêts de l'État.

En exécution de ce décret, le gouvernement royal a procédé, depuis hier, à la dissolution des associations de réservistes, conformément à l'engagement pris.

Les présidents de ligues de réservistes viennent d'être invités par le gouvernement grec à dissoudre leurs associations.

Dans la plupart des villes de province, notamment à Larissa, cette dissolution a été aussitôt prononcée.

D'autre part, le ministre royal des Affaires étrangères a transmis à M. Guillemain, ministre de France, la notification officielle de la destitution du général Callaris, qui commandait le 1^{er} corps d'armée lors des événements des 1^{er} et 2 décembre.

La garnison de Corfou est dirigée sur Patras

LE PIRÉE, 28 janvier. — Le commandant de la division grecque en garnison à Corfou a reçu l'ordre du gouvernement royal de diriger ses troupes sur Patras. Il ne restera dans l'île qu'un détachement de 200 hommes, dont le commandement est confié à un officier dont la loyauté vis-à-vis de la cause de l'Entente est certaine. (Radio.)

La Grèce remplacerait à Londres et à Paris ses ministres démissionnaires

ATHÈNES, 24 janvier (Retardée dans la transmission). — Le gouvernement grec étudie la question de la nomination de représentants diplomatiques auprès des gouvernements français et anglais.

(On sait que M. Athos Romanos, ministre grec à Paris, et son collègue à Londres ont démissionné à la suite des événements du 1^{er} décembre.)

L'ATTENTAT contre le roi d'Espagne

D'autres arrestations sont imminentes

MADRID, 28 janvier. — Les journaux disent que la police a fait des perquisitions à la suite de l'attentat contre le train royal. Un individu a été arrêté ; il parle correctement français et anglais, a séjourné à l'étranger et était porteur d'une lettre écrite en termes qu'on n'a pu déchiffrer et datée de Barcelone.

Plusieurs arrestations sont imminentes.

L'individu arrêté à Puente-Genil a donné plusieurs noms. On cherche à identifier sa personnalité. Il est certainement Espagnol et semble se nommer Rafael Duran, né à Barcelone. On a arrêté aussi, à proximité de la voie, un Portugais, nommé Enrique Pinto, âgé de vingt ans ; mais cet individu n'aurait pas participé à l'affaire.

MADRID, 28 janvier. — Les indications fournies par le ministre de l'Intérieur confirment les premiers renseignements. L'individu arrêté, que l'on supposait s'appeler Emilio Estevez Costa, né à Madrid, et qui aurait successivement résidé à Paris, Barcelone, Bilbao, Valence et Saint-Sébastien, est en réalité, d'après enquête du gouverneur de Barcelone, et suivant ses propres déclarations, un certain Rafael Dura Floriol, né à Barcelone, et déserteur du régiment de Bourbon, qui tient garnison à Malaga.

Des ordres ont été donnés pour que soient vérifiées les indications contenues dans les lettres trouvées en possession de l'inculpé.

Toutes les nouvelles concernant l'enquête sont, au fur et à mesure, communiquées par les soins du gouvernement au marquis de Viana, grand écuyer qui accompagne le roi, et au marquis de la Torre-cilla, grand maître du palais, qui a été chargé de prévenir la reine douairière Marie-Christine, et la reine Victoria.

UNE NOUVELLE VERSION

Il ne s'agirait pas d'une tentative criminelle

MADRID, 28 janvier. — Suivant une nouvelle version, le lingot de plomb trouvé sur la voie serait tombé d'un train de marchandises, dont plusieurs wagons étaient chargés de ce métal, et qui avait précipité le train royal sur cette ligne.

Il ne s'agirait donc pas d'un attentat. (L'Information.)

Ayuntamiento de Madrid

SUR LE FRONT RUSSE

Trois attaques allemandes repoussées

L'HÉROISME DE DEUX AUMONIER

FRONT OCCIDENTAL. — Après une forte préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué nos troupes des deux côtés de la chaussée Kaintzem-Schlock à l'ouest de Riga. L'attaque a été rejetée et les Allemands ont reflué en désordre. Deux heures après, les Allemands ont renouvelé leur attaque contre la même partie du front et ont été de nouveau rejetés. A la suite d'une préparation d'artillerie, l'ennemi a pris l'offensive contre nos positions à six verstes du village de Kaintzem, mais sous le feu de nos canons il est rentre dans ses tranchées.

Le 23 janvier, durant une de nos contre-attaques entre les marais de Tiroul et la rivière l'Aa, l'aumônier d'un de nos régiments, le R. P. Michel Doubilzki, s'est mis personnellement à la tête des assaillants, les officiers ayant été tués ou blessés, et les a entraînés en avant. Lui-même blessé à son tour a quitté le front. Pendant la nuit du 27 janvier, après un bombardement de petits détachements ennemis ont attaqué nos avant-postes sur la Chara dans la région du chemin de fer de Baranowitchi-Loutpetz, mais ils ont été rejetés dans leurs retranchements.

Le 19 janvier, dans la région de Libeczko (sur la Chara, au sud-est de Baranowitchi), l'aumônier d'une de nos divisions, le Père Kholmogoroff, s'était rendu dans les premières lignes pour bénir les troupes. Le bombardement d'artillerie et des lance-bombes ne l'avait pas arrêté. Le R. P. fut mortellement blessé par l'explosion d'une mine ainsi que son ordonnance, qui mourut au bout d'une heure. Le Père Kholmogoroff ayant perdu beaucoup de sang mourut dans la soirée.

Au sud de Brody, l'ennemi a attaqué nos avant-postes mais, pris sous notre feu et contre-attaqué, il a reflué avec de grandes pertes et en grand désordre dans ses retranchements.

Au nord de Kirlibaba, l'offensive de l'ennemi a été repoussée.

FRONT ROUMAIN. — Après une préparation d'artillerie, nos troupes ont pris l'offensive des deux côtés de la chaussée Kimpolung-Jakobeni, et après un combat acharné ont forcé les lignes fortifiées de l'ennemi sur trois verstes. Nous avons fait des prisonniers.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

Un croiseur anglais coulé par un sous-marin allemand

LONDRES, 28 janvier. — L'Amirauté annonce que le croiseur auxiliaire anglais Laurentie a été coulé par un sous-marin allemand, ou une mine, le 25 janvier, au large de la côte d'Irlande.

12 officiers et 109 hommes ont été sauvés.

Communiqué britannique de 20 heures 30

Nous avons de nouveau pénétré, ce matin, au point du jour, dans les tranchées allemandes, au nord-est de Neuville-Saint-Vaast, infligeant de nombreuses pertes à l'ennemi et jetant des grenades dans ses abris. Un certain nombre de prisonniers sont restés entre nos mains.

Un autre coup de main a été effectué avec succès au début de la matinée, au nord-est de Festhubert. Nous avons encore fait des prisonniers parmi lesquels se trouvait un officier, et n'avons subi aucune perte.

Une tentative exécutée à la suite d'un violent bombardement sur un de nos postes, à l'est de Fauquissart, a complètement échoué.

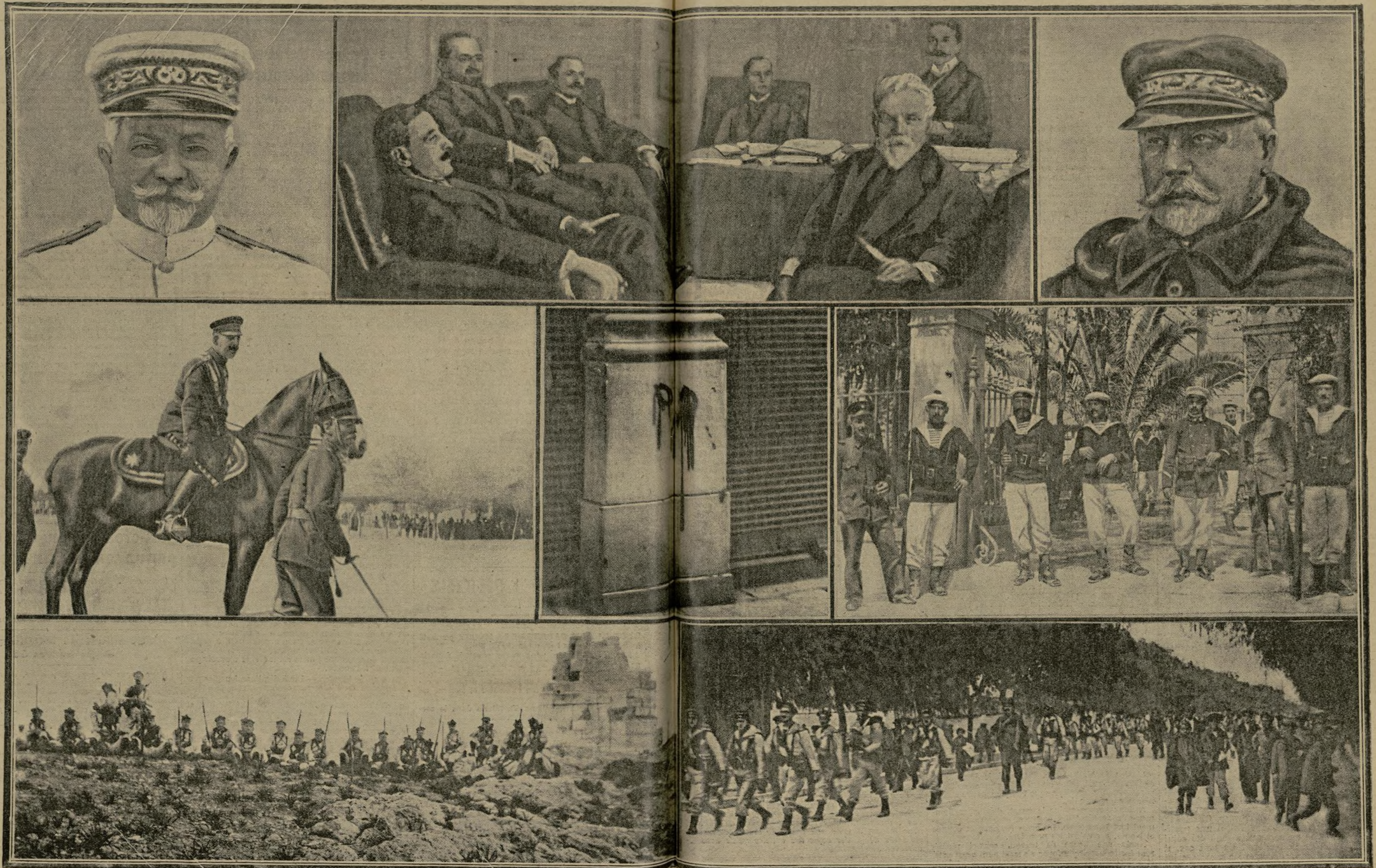
Activité réciproque d'artillerie au cours de la journée, au nord de la Somme, dans les régions de Beaumont-Hamel et de Lens, et dans le secteur d'Ypres. Nous avons opéré avec succès un certain nombre de bombardements.

Quatre avions allemands, dont trois sont tombés dans nos lignes, ont été détruits, hier, au cours de combats aériens. Un autre appareil ennemi a été contraint d'atterrir avec des avaries.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME, 28 janvier. — Commandement suprême. — Sur tout le front, actions habituelles d'artillerie et même activité de la part des patrouilles. Aucun événement important à signaler.

LA CERÉMONIE DU SALUT AUX DRAPEAUX DES NAIONS DE L'ENTENTE A LIEU AUJOURD'HUI A ATHÈNES



C'est aujourd'hui que la Grèce doit saluer à Athènes les drapeaux de l'Entente. Nous avons groupé ici quelques photos résumant les malheureux incidents qui ont amené les Alliés à demander des réparations : 1° L'amiral Dartige du Fournet qui commandait l'escadre franco-britannique au Pirée le 1^{er} décembre; 2° Une réunion des ministres de l'Entente à la légation de France; de gauche à droite : prince Demidoff (Russie), comte de Bosdari (Italie), le chargé d'affaires de Belgique, sir

F. Elliot (Angleterre), M. Balougdchitch (Serbie), M. Guillemin (France); 3° L'amiral Gauchet, successeur de l'amiral Dartige du Fournet; 4° Le roi Constantin et le général Callaris; 5° Le signe fatal désignant les maisons des venizelistes; 6° La légation de France gardée par nos marins; 7° Les marins italiens au Pirée, quelques minutes avant l'attentat du 1^{er} décembre; 8° Nos fusiliers marins défilant, à leur arrivée à Athènes, avant l'agression grecque, le matin du guet-apens.

L'ANNIVERSAIRE DE GUILLAUME II

LES DEUX EMPEREURS n'ont pas parlé le même langage au sujet de l'avenir

Au quartier général de Pless, où Guillaume II a célébré son cinquante-huitième anniversaire en compagnie de l'empereur Charles, il a été question de la guerre et il a été question de la paix. Mais tout ce qu'on a dit de la guerre, toutes les vieilles images empruntées à la littérature romantique allemande, toutes les métaphores tirées du fer et du feu, tous les bruits de glaives entrechoqués n'empêchent pas de distinguer que le principal souci des deux souverains est de voir le plus tôt possible la fin des hostilités. Le plan qui a été rendu public par le chancelier le 12 décembre suit son cours à travers les accidents et les péripéties quotidiennes de la bataille et de la diplomatie.

Vis-à-vis de son peuple, qu'il s'agit de reconforter et d'armer au moral pour les combats prochains, vis-à-vis de l'adversaire qu'il cherche vainement à intimider par des mines féroces, Guillaume II parle un langage belliqueux. Dans le fond de sa pensée, il ne perd pas de vue le but à atteindre et, par-dessus les mers, c'est avec M. Wilson qu'il essaie de dialoguer. Cependant ses services de propagande travaillent à le représenter non pas comme le chef de guerre, comme le *Feldherr* qui conduit les tribus allemandes à l'assaut, mais comme une haute conscience morale, tourmentée par les souffrances du genre humain, animée d'une profonde pitié pour les peuples de l'Europe. On envoie de lui, par exemple, aux journaux germanophiles d'Amérique ce portrait sentimental destiné à fixer sa physionomie pour son cinquante-huitième anniversaire : « L'empereur supporte le poids des affaires militaires et politiques. Son pas est élastique. Ses yeux sont brillants. L'acuité de sa clairvoyance politique et son humanité n'ont pas été diminuées par les horribles scènes dont il est le témoin involontaire. »

Guillaume II, témoin involontaire et révolté de la guerre qu'il a provoquée, c'est de la grosse comédie. Mais cette mise en scène, qui pourra tromper quelques naïfs, n'empêche pas les affaires sérieuses. Tout en donnant à entendre que la Ligue des nations pour la paix perpétuelle comblerait ses vœux, l'empereur allemand travaille à s'assurer au centre de l'Europe une situation politique qui le laisserait plus fort et plus redoutable qu'avant, si même il devait par ailleurs limiter son appétit, renoncer à ses ambitions, ou même consentir à des abandons de territoire. Son toast à l'empereur Charles parle en termes à peine voilés, et comme d'une chose déjà faite, de cet « Empire de l'Europe centrale », de cette réunion de l'Autriche à l'Allemagne que les théoriciens du pangermanisme avaient présentée depuis longtemps comme une des tâches qui restaient à accomplir par les Hohenzollern après la fondation de l'unité allemande.

Il est facile de remarquer que, pour sa part, l'empereur Charles, ni de près ni de loin, n'a fait une allusion à l'Empire de l'Europe centrale, qu'il n'a pas parlé de l'avenir, au contraire de son hôte et allié, ni donné aucune indication sur ce qu'il pense au sujet de ses relations avec l'Allemagne après la guerre. Ce silence peut passer pour le signe d'une répugnance bien naturelle à se voir absorbé par l'empire voisin. Mais cette répugnance lui donne-t-elle les moyens de résister ? Déjà, en 1870, les princes confédérés allemands s'étaient inclinés devant la suzeraineté de la Prusse et, s'ils avaient la rage au cœur ou des larmes d'humiliation dans les yeux en acceptant l'inévitable, ils savaient bien qu'ils ne pouvaient pas faire autrement que d'accepter. Charles I^{er} est-il dans cet état d'esprit ? Voit-il une possibilité d'échapper au sort qui a déjà été celui de la Saxe et de la Bavière ? En tout cas, il ne peut pas méconnaître que les moments lui sont comptés. — J. B.

GENÈVE, 28 janvier. — Voici le texte officiel des toasts qui ont été portés au cours du banquet qui a eu lieu à l'occasion de l'anniversaire de Guillaume II.

L'empereur Charles s'est exprimé ainsi :

J'ai tenu à me trouver ici, en ce jour, pour présenter, personnellement à Votre Majesté, cher ami

et fidèle allié, mes souhaits les plus chaleureux. Pour la troisième fois, on célèbre votre anniversaire au milieu de la guerre à laquelle nos ennemis nous ont contraints et de la continuation de laquelle ils sont seuls responsables, puisqu'ils repoussent notre loyale offre de paix.

Les glorieuses armées de Votre Majesté, de concert avec nos braves troupes et les braves troupes de nos alliés, ont remporté encore cette année, avec l'aide de Dieu, de grands succès qui nous remplissent d'une légitime fierté et aussi d'une grande confiance dans le cours ultérieur de la lutte.

Pénétré des mêmes profonds sentiments d'amitié chaleureuse dont Sa Majesté défunte, mon auguste grand-oncle, était animée à votre égard, je réunis tous mes vœux dans ces seuls mots : « Vive Sa Majesté l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse ! »

L'empereur Guillaume a répondu en ces termes :

J'exprime à Votre Majesté, dont je suis le fidèle ami et allié, mes plus chaleureux remerciements pour la visite de ce jour et les souhaits qu'elle me présente, à l'occasion de mon anniversaire.

La présence ici, en ce jour, de Votre Majesté, est pour moi une nouvelle et haute preuve que, dans le bonheur et dans le malheur, dans les heures pénibles comme dans les jours ensoleillés, Votre Majesté, votre armée et votre flotte se sentent unies avec moi, avec mon armée et avec mon peuple dans une résolution inébranlable de conduire la présente guerre, avec le concours du Tout-Puissant, à une fin également heureuse pour nos peuples.

Le refus de notre offre de paix retombera sur ceux qui ont brutalement repoussé nos avances loyales. Les glorieuses armées d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne, unies avec celles de leurs alliés, obtiendront par les armes la paix pour nos pays, tandis que les liens d'amitié entre nous et nos peuples, durcis par le sang et le fer, se révéleront dans l'avenir solides et immuables.

Je remercie particulièrement Votre Majesté pour le souvenir chaleureux adressé à Sa Majesté défunte François-Joseph, mon auguste et paternel ami. Que le souvenir de ce souverain magnanime sanctifie à jamais nos sentiments d'amitié ! Je résume mes remerciements dans cette acclamation : « Vive Sa Majesté l'empereur Charles ! Hourra ! Hourra ! Hourra ! »

L'AVEU D'UN ALLEMAND

« La responsabilité des hécatombes actuelles n'incombe pas aux Alliés. »

ZURICH, 28 janvier. — La Nouvelle Gazette de Zurich vient de publier un article du prince Alexandre de Hohenlohe, ancien préfet de la Haute-Alsace.

Cet article très significatif a pour titre : *Caveant consules*. Dans cet article, le prince de Hohenlohe prodigue ses critiques et ses conseils aux hommes d'Etat, il constate que la façon dont l'Allemagne a rédigé ses propositions de paix est maladroite. Ce chant de victoire entonné par l'Allemagne fut accompagné d'un silence complet sur les conditions qu'elle mettait à la conclusion de la paix. La proposition allemande était donc vouée d'avance à un échec complet. Puis vint la note Wilson, qui rendit un peu d'espoir. Mais tout fut remis en question par la réponse imprécise de l'Allemagne. Enfin, la réponse des puissances de l'Entente enleva tout espoir de paix.

Au risque de me voir en butte aux attaques de mes concitoyens, j'affirme, dit-il, qu'il eût été dans l'intérêt de l'Allemagne de faire connaître ses conditions de paix, au lieu de les laisser dans l'ombre, comme elle l'a fait maladroitement. L'Allemagne qui prétend, dès maintenant, faire retomber sur ses ennemis la responsabilité des hécatombes actuelles, ne pourra sérieusement soutenir ce point de vue que le jour où elle aura fait connaître ses conditions de paix.

Une fabrique de chaussures brûle quai de Jemmapes

UN MILLION DE DÉGATS

L'usine de M. Saderne, 132, quai de Jemmapes, où l'on fabriquait jusqu'à neuf mille paires de chaussures par jour, a été presque complètement détruite hier par un incendie.

A deux heures moins le quart, d'énormes flammes s'échappaient des combles, embrasant rapidement tout l'immeuble. L'alarme fut aussitôt donnée et bientôt arrivaient les pompiers.

Après une heure de travail, ceux-ci réussirent à circonscrire le foyer au local où il avait pris, et qui contenait des cuirs, ainsi que des modèles de chaussures.

La cause du sinistre est inconnue. Un court-circuit s'est-il produit ? Ou y eut-il combustion spontanée du cuir en fermentation ?

Les dégâts atteignent un million de francs. Malheureusement, ce sinistre entraînera, pour trois cents ouvriers et ouvrières, un chômage d'un mois.

L'entêtement a du bon.

Aujourd'hui nous vous dirons l'histoire d'une dame fort entêtée. Dès notre plus tendre enfance, on nous a appris que l'entêtement est un défaut, mais on reconnaît que pour Mme Leclerc ce fut une qualité. Mme Leclerc s'est entêtée, en effet, à vouloir guérir une maladie qui avait résisté à bien des traitements. Grâce aux Pilules Pink, elle est arrivée à ses fins, elle a été guérie et les Pilules Pink ont montré, une fois de plus, qu'elles guérissent, alors que tous les autres remèdes ont échoué.

M. Leclerc, qui demeure à Lhaiguillonière de Gâtines, près de Sablé (Sarthe), annonçant la guérison de sa femme, écrivait :



Mme LECLERC

« Mme Leclerc a souffert beaucoup et longtemps d'un état d'anémie. Pâle, faible, amaigrie, elle paraissait n'avoir plus de sang dans les veines et elle était presque dépourvue de forces. Le repos, les soins, les fortifiants, les remèdes lui ont été prodigués. Les résultats étaient si piètres que c'en était décourageant. Ma femme a persisté et elle a pensé heureusement que les Pilules Pink, dont on dit tant de bien, pourraient sans doute la guérir. Elle a suivi consciencieusement le traitement et, à sa grande joie et à notre satisfaction à tous, son état de santé s'est de suite amélioré. Vos Pilules Pink l'ont guérie et l'ont pour ainsi dire transformée. »

Si le traitement que vous suivez vous donne satisfaction, gardez-vous bien de le changer, mais si, après un essai loyal, vous n'avez pas ressenti d'amélioration, n'allez pas croire pour cela qu'il n'y a pas de remède pour vous. Si vous n'avez pas essayé les Pilules Pink, vous ne pouvez pas dire : « Je ne guérirai pas ». Nous avons signalé des guérisons de cas prétendus incurables. Les Pilules Pink guérissent : anémie, chlorose, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, névralgies, douleurs, épuisement nerveux, neurasthénie.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte ; 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

BLOC-NOTES

NAISSANCES

— Mme Jean Adam vient de donner le jour à une fille : Chislaine.

MARIAGES

— Le mariage de Mlle de Barillon de Monthas avec M. Joseph Titelouze de Gournay, automobiliste sur le front, vient d'être célébré à Saint-François-Xavier, dans la plus stricte intimité.

— Notre confrère M. Albert du Moulin, actuellement mobilisé, vient d'épouser Mlle Germaine Gravellet-Leblan.

DEUILS

On annonce la mort : Du docteur Le Marchant de Trigon, un des doyens du corps médical de Royat. Il avait été, il y a quelques années, directeur médical de l'établissement thermal. Ancien combattant de 1870-71, le docteur Le Marchant de Trigon s'était mis, en août 1914, à la disposition du service de santé et avait été affecté, comme médecin-major, à l'un des hôpitaux militaires de Royat.

Un service sera célébré jeudi 1^{er} février, en l'église Saint-Pierre-de-Chaillet (chapelle de la Sainte-Vierge), à 10 h. 30, pour le repos de l'âme du capitaine de Mareuil, du 2^e tirailleurs de marche, tombé au champ d'honneur le 15 décembre. Le présent avis tiendra lieu d'invitation.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

ENVOI FRANCO gare des 7 boîtes (cure complète) contre mandat de 10 francs à MM. Girard et Cie, 73, rue Sainte-Anne, Paris.

Toutes pharmacies, 1 fr. 75 la boîte.

Prenez le lait à sa production et Paris en manquera moins

Tandis que certains préfets ont établi la taxe des beurres et fromages produits dans leurs départements, certains d'entre eux ne s'étaient que peu occupés de la répercussion de ces mesures. Pour obvier aux inconvénients résultant de ce défaut de coordination des taxes, la direction du ravitaillement au ministère des Travaux publics a conquis par séries, depuis le commencement du mois, les préfets des diverses régions laitières. Après la Bretagne et le Centre, voici qu'aujourd'hui la taxe s'unifie en Normandie en tenant compte des qualités et des provenances. Par exemple, dans l'Eure, la taxe est de 5 francs au maximum. Elle est de 4 fr. 50 à 5 francs dans la Manche, suivant qualité, une prime supplémentaire de 0 fr. 50 par kilo étant autorisée pour les beurres dits du poulain, qui sont de qualité supérieure. Dans le Calvados, les beurres sont taxés 4 fr. 75, 5 fr. et 6 fr. 50, suivant provenance.

L'uniformité de la taxe à la « production », pour le beurre de qualité égale, paraît donc s'établir. Mais, côté du beurre, il y a les fromages et le lait. Or, les préfets hésitent, en général, à taxer les fromages. Pourtant, le préfet de la Manche n'a pas hésité, dans son arrêté du 18 janvier, à taxer les fromages et les fromages de chèvre.

Cette taxe a pour but d'équilibrer le prix du lait destiné à la consommation et le prix du lait destiné à être transformé soit en beurre, soit en fromage. Car, s'il y a avantage à fabriquer l'un, c'est au détriment de la production de l'autre et, naturellement, la vente du lait dans les villes. La taxation ne peut être efficace qu'à la condition d'empêcher la spéculation de s'exercer dans l'une des trois branches de la laiterie (laiterie en gros, fromagerie, fromagerie), rendant impossible ainsi la réduction des prix dans les autres branches. A ce point de vue, il paraît souhaitable que tous les préfets ne tardent pas à imiter l'exemple que leur fournit l'arrêté du préfet de l'Orne. Cet arrêté décide que la taxe ne pourra pas dépasser le chiffre fixé comme prix maximum du lait pris au domicile du producteur, qu'il soit acheté par une laiterie industrielle ou destiné à un établissement fabriquant du beurre ou du fromage.

Il n'y a d'ailleurs aucune raison pour que le producteur ne reçoive pas pour son lait un prix uniforme, quel que soit l'usage auquel le destine l'acheteur.

Là est toute la question. S'il semble, en effet, de relative importance que l'on produise plus ou moins de beurre ou de fromage, il n'est toutefois pas indifférent que les besoins de consommation de lait « nature » dans les agglomérations urbaines subissent des réductions qui ne manqueraient pas d'être néfastes pour la santé publique. Qu'il s'agisse de Paris, de Marseille, de Bordeaux ou de telle autre ville, il faut s'efforcer d'empêcher que les approvisionnements en lait « nature » subissent une diminution, puisqu'ils ne sont déjà que trop inférieurs aux besoins normaux. Le meilleur moyen de réussir semble donc d'établir à la production un prix unique du litre de lait, par région, conformément à l'initiative prise par le préfet de l'Orne.

A Paris, par exemple, où l'approvisionnement a diminué d'un tiers, si cette mesure était prise, il semble que l'on n'aurait plus à redouter de réduction, et puis aussi il est indispensable que chacun y mette du sien. Limitons donc l'emploi culinaire du lait, et nos nourrissons, nos malades et nos vieillards retrouveront en toute sécurité les quantités indispensables de l'aliment si précieux à leur existence.

Le froid persiste à Paris

Il pleut dans le Midi ! De Marseille à Biarritz et jusque dans le bassin de la Loire, la cruelle vague de froid a fait place à d'abondantes ondées.

Paris bénéficiera-t-il de l'influence de ce changement atmosphérique ?

Voilà le problème qui se pose et qui plonge M. Angot lui-même dans une grande perplexité. Le baromètre est au « variable », ce qui nous donne l'espérance d'un prochain changement de temps. D'autre part, les prévisions du bureau central météorologique ne permettent pas d'escompter, tout au moins d'ici quelques jours, l'extension des pluies à la région parisienne.

La recrudescence du froid dans la journée d'hier n'est, certes, pas faite pour calmer les inquiétudes. Le gel des canaux immobilise un nombre important de péniches dont on aurait pu disposer pour le ravitaillement en charbon.

Le transport du combustible continue néanmoins à s'effectuer par la voie de la Seine, et les camions automobiles réquisitionnés par le général Dubail ont continué les livraisons aux détaillants.

Malheureusement, pour que cette réquisition eût été tout à fait opérante, il eût fallu un nombre de véhicules suffisant.

LA VIE SPORTIVE

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Hier, au Palais des Sports, la « Journée des trois matches » a vu la victoire de Meurger en vitesse, de Sérès en demi-fond et de Moreau pour le match de motos.

Meurger a confirmé ainsi sa précédente victoire sur Ellegaard, battant celui-ci deux fois sur trois et venant à bout d'un adversaire redoutable entre tous. Sérès et Walthour ont fait tous deux belle impression et ont fait preuve, quoique les résultats semblent le contredire, d'une égale qualité. Duclair s'est distingué en vitesse. Verkeyn a su éliminer tous ses concurrents.

Résultats :
Fin du Petit Duc (1.000 m.). — Première série : 1. Vandenhove, 2. Grassin, 3. Coin. Temps : 1 m. 28 s. 4/5 ; dernier tour : 19 s.

Deuxième série : 1. Duclair, 2. Siméonie, 3. Michol. T. : 1 m. 25 s. 2/5 ; d. t. : 16 s. 3/5.

Troisième série : 1. Deschamps, 2. Evrard, 3. Courade. T. : 1 m. 22 s. 4/5 ; d. t. : 17 s. 2/5.

Quatrième série : 1. Johay, 2. Claisy, 3. Verkeyn. T. : 1 m. 26 s. 2/5 ; d. t. : 18 s. 2/5.

Série de repêchage : 1. Carapezzi, 2. Besson, 3. Gamade. T. : 1 m. 28 s. 2/5 ; d. t. : 19 s.

Première demi-finale : 1. Johay, 2. Evrard, 3. Carapezzi. T. : 1 m. 43 s. 2/5 ; d. t. : 17 s. 4/5.

Deuxième demi-finale : 1. Vandenhove, 2. Siméonie, 3. Grassin. T. : 1 m. 4 s. 3/5 ; d. t. : 17 s.

Troisième demi-finale : 1. Duclair, 2. Deschamps, 3. Claisy. T. : 1 m. 38 s. 2/5 ; d. t. : 16 s. 4/5.

Finale : 1. Duclair, 2. Johay, à une demi-longueur ; 3. Vandenhove, à une longueur. T. : 1 m. 40 s. 2/5 ; d. t. : 17 s. 1/5.

A la cloche, Duclair prend la tête et n'est pas remonté.

Course par éliminations. — 1. Verkeyn, 2. Saux, 3. Dugan, etc. T. : 8 m. 9 s. 4/5 pour 5 km. 500 (23 partants).

Match Ellegaard-Meurger-Beyl (en trois manches de 1.000 m.). — Première manche : 1. Meurger, 2. Beyl, à une demi-longueur ; 3. Ellegaard, à une longueur et demie. T. : 2 m. 5 s. 4/5 ; d. t. : 16 s. 4/5. Ellegaard prend la tête avant le dernier tour, mais, dans les derniers 200 mètres, il est débordé par Meurger.

Deuxième manche : 1. Meurger, 2. Ellegaard, à une demi-longueur ; 3. Beyl, à trois quarts de longueur. T. : 1 m. 42 s. 2/5 ; d. t. : 16 s. Au début du dernier tour, Beyl, en première position, est passé par Meurger, tandis qu'Ellegaard lui souffle la seconde place sur le poteau.

Troisième manche : 1. Ellegaard, 2. Meurger, à une demi-longueur ; 3. Beyl, à une demi-longueur. T. : 1 m. 54 s. 4/5 ; d. t. : 16 s. 2/5. Cette fois, Ellegaard part carrément en tête et conserve la place d'honneur.

Classement général : 1. Meurger, 4 points ; 2. Ellegaard, 6 points ; 3. Beyl, 8 points.

Match poursuite des comingmen. — 1. Largillier-Courade, 2. Vandenhove-Baumier. T. 9 m. 22 s. pour 6 km. 500. L'équipe Vandenhove-Baumier a l'avantage au début, mais ce dernier lâche pied ; Vandenhove, resté seul, ne peut, malgré de beaux efforts, avoir raison de ses deux adversaires.

Course de primes (6 km.). — Les primes sont gagnées par Grassin, Grassin, Evrard, Michol, Siméonie, Carapezzi, Vandenhove, Deschamps, Vandenhove, Vandenhove et Verkeyn.

Prime finale : 1. Vandenhove, 2. Grassin, 3. Carapezzi, 4. Siméonie, 5. Verkeyn. T. : 8 m. 31 s. 3/5 ; d. t. : 18 s. 3/5.

Match Moreau-Lauthier (motosclettes, deux manches en poursuite). — Première manche : 1. Moreau, qui rejoint Lauthier après 4 kilomètres de poursuite, en 2 m. 32 s. Le tour le plus vite a été fait en 8 s. 3/5 (moyenne à l'heure : 104 km. 651).

Deuxième manche : 1. Moreau, qui rejoint Lauthier après 4 kilomètres de poursuite, en 2 m. 34 s. Les deux adversaires, comme dans l'épreuve précédente, font preuve d'une belle virtuosité. Course très intéressante.

Match Walthour-Sérès. — Première manche (15 km.) : 1. Walthour, 2. Sérès, à un tour. T. : 12 m. 26 s. 2/5. Walthour est le premier en action ; Sérès le suit à une cinquantaine de mètres ; de nombreux tours sont ainsi couverts à vive allure. Vers la mi-course, Sérès décolle et perd un tour qu'il ne rattrapera plus. Les 10 kilomètres en 8 m. 21 s. 1/5.

Deuxième manche (20 km.). : 1. Sérès, 2. Walthour à 6 tours. T. : 16 m. 44 s. 3/5.

C'est Sérès qui, cette fois, prend la tête ; Walthour se rapproche bientôt, attaque sans succès son adversaire et décolle ; il crève ensuite et perd ainsi quatre tours, puis deux de plus avant qu'il soit remis en action. Les deux hommes se valent sensiblement, Walthour, comme Sérès dans la première manche, ne peut combler son retard. (Temps des 10 kilomètres : 8 m. 38 s. 1/5).

Belle (16 km.) : 1. Sérès, 2. Walthour, à 275 mètres. Temps : 13 m. 14.

Sérès s'assure le commandement : la chasse commence et se poursuit jusqu'au delà du dixième kilomètre (8 m. 22 s. 1/5). Walthour atteint alors son rival, l'attaque, mais décolle et perd ainsi un tour. L'épreuve est dès lors courue.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série. — Equipes premières : A. S. Française bat C. A. du XIV^e par 3 buts à 2 ; Gallia Club bat Raincy Sports par 2 buts à 1 ; C. A. Générale bat Stade Français par 1 but à 0.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières : Olympique bat Club Français par 2 buts à 1 ; J. A. Saint-Ouen bat C. A. de Vitry par 2 buts à 1 ; Red Star et C. A. Boulonnais font match nul (2 buts à 2) ; C. A. de Paris bat U. S. Ile Saint-Denis par 3 buts à 1.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières : C. A. de Roubaix bat C. A. de Valenciennes par 2 buts à 1 ;

Espérance de Versailles bat Enghien Sports par 4 buts à 1.

Le Challenge des « Marie-Louise ». — Etoile des Deux Laes bat J. S. de Colombes par 5 buts à 2 ; Lorelle Sports bat U. S. du 1^{er} par 6 buts à 1.

Le Challenge de la Victoire (F.C.A.F.). — S. A. de Paris bat C. S. Argenteuilais par 2 buts à 1.

CROSS-COUNTRY

Le Championnat du C.E.P. — Le Comité d'Education physique avait organisé hier matin, sur le terrain du Stade Français (bois de Saint-Cloud), un championnat de cross-country qui avait groupé un lot important de concurrents (49 en première et 158 en seconde catégorie). Malgré le froid très rigoureux, il y eut, en somme, peu de défections, et l'épreuve fut fort bien disputée. A noter le temps de Brossard, premier de la seconde catégorie, qui est meilleur que celui de Nourry, qui termine en tête de la première.

Résultats :
Première catégorie : 1. G. Nourry, en 23 m. 48 s. ; 2. J. Manhès, 3. Koppen, 4. Salsac, 5. Debenne, 6. Fa-



C. E. P. — Le départ du cross-country

gard, 7. Hunault, 8. René Davot, 9. Altwood, 10. Lavriset, 11. Franqueville, 12. Chagnel, 13. Martin, 14. Lapébie, 15. Marcel Martin, 16. Le Roux.

Deuxième catégorie : 1. Brossard, en 22 m. 1 s. ; 2. René Vincent, 3. Gerbeau, 4. Bossart, 5. Dourdie, 6. L. Hallot, 7. Toupel, 8. Dunet, 9. G. Nabos, 10. Chambenoit, 12. Théron, 13. Chevallier, 14. Josse, 15. Prudhomme, 16. R. Heller, 17. Brégevin, 18. Caudal, 19. Robin, 20. Chevalier, 21. G. Braibant, 22. Courteurache, 23. Laperle, 24. Loudiche, 25. S. Ragouneau, etc. Quarante-vingt-dix classés.

NATATION

Club des Nageurs de Paris. — La sixième journée du Critérium d'Hiver s'est déroulée hier matin, à la piscine Hébert. Résultats :

Nage sous l'eau (débutants). — 1. Lejonnecourt, 21 mètres ; 2. Baudoux, 3. A. Simonet, 4. R. Vogel, 5. Ancelin.

90 yards, nage libre (débutants). — 1. Blondiaux, 2. A. Simonet, 3. Baudoux, 4. Ancelin.

90 mètres, crawl (première catégorie). — 1. Boiteux, 1 m. 9 s. ; 2. Bievesset, à une longueur ; 3. Moth, 4. Bastiens.

BOXE

Une victoire décisive de Kilbane. — Dans un match de douze rounds, disputé à Waterbury (Connecticut), Johnnie Kilbane a battu par knock-out, en dix rounds, Young Drummie.

Johnnie Kilbane est le champion du monde des poids plume, titre qu'il gagna sur Abe Attell, en 1912.

L'UNION DES FEMMES FRANÇAISES CONTRE L'ALCOOLISME

Devant un nombreux public, et sous la présidence de M. Louis Barthou, ancien président du Conseil, une importante manifestation contre l'alcoolisme a eu lieu, hier, au Trocadéro.

M. Louis Barthou, après avoir mis en un saisissant relief les ravages du fléau, a conclu en ces termes : « L'alcoolisme déshonore et menace la France. Pour sauver la France libérée et la rendre à elle-même, il faudra tuer l'alcoolisme. Nous ne renonçons, ni les uns ni les autres à notre programme politique ni à notre idéal social, mais nous prenons contre l'ennemi commun une devise commune, et dans l'intérêt de la France, qui nous réunit tous, nous crions : l'alcoolisme, voilà l'ennemi ! »

Puis, après des discours de Mme Jules Siegfried, présidente du Comité national des femmes françaises ; de M. de Lamarzelle, sénateur du Morbihan, et de M. Arthur Groussier, député de la Seine, M. Henri Robert, l'éminent bâtonnier de l'Ordre des avocats, a dénoncé avec toute l'autorité de son éloquence les odieux méfaits de l'alcool.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

1 fr. 55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 05 ; 4 kg. : 13 fr. 45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

LE MARCHÉ

Contre les piliers extérieurs de l'église quelques bœufs frottaient leurs fanons. Des vaches se retournaient en meuglant vers les cages à claire-voie d'où les appelaient leurs veaux. Sur l'emplacement réservé d'habitude au bétail, empiétaient des voitures de marchands ambulants garnies d'articles de bazar. Le soleil de juin tapait d'aplomb sur le paysage limité circulairement par des montagnes couvertes de forêts. Des nuages commençaient à envahir le ciel. A onze heures, ils crevèrent. La place se vida. Les auberges et l'hôtel de la Poste se remplirent.

Le vieux voulait rester à l'abri sous l'auvent de toile d'une baraque.

— Pensez-vous, vieux ! dit le gars. On va boire un litre à l'hôtel de la Poste. On sera mieux pour causer, hein, la patronne ?

C'était une toute petite femme à qui l'on eût donné seize ans et qui ne devait pas en avoir vingt. Joux rouges, museau de souris et panier au bras. Elle réfléchissait que ce seraient quatorze sous de dépensés. Le gars ne s'en préoccupa point. Il poussa le vieux. Ils s'installèrent tous les trois à l'extrémité d'une grande table.

— Un litre de rouge et trois verres, dit le gars.

On ne pouvait l'appeler autrement, tant il résumait le type du « gars », qui, fini son service militaire, se hâte de se marier pour reprendre, avec la blouse et les sabots, ses habitudes héréditaires de travail, d'économie et de ruse. Quant au vieux, c'était le paysan d'hier, plus naïf que malin. Des favoris grisonnaient sur ses joues. Il suffisait de regarder ses larges épaules et ses mains pour estimer sa force. Le gars remplit les trois verres, criant plutôt qu'il ne parlait :

— Alors, vieux ? dit-il, c'est pas tout ça. Si je ne vous avais pas vu à la foire, j'aurais été vous trouver demain chez vous. L'écurie de mes cochons ne tient plus. Et puis elle est trop petite. Faut que vous me la refassiez. Combien que vous me prenez ?

Le vieux parut réfléchir. Selon les occasions, il faisait un peu tous les métiers.

— Ça sera vingt francs, dit-il.

L'autre parut suffoquer d'indignation. Les joues de la patronne devinrent plus rouges encore. Après quoi, abattant son poing sur la table, il répéta trois fois :

— Ah ! Tonnerre de vieux ! Puis il ajouta :

— Mais vous voulez notre ruine ! Pas vrai, la patronne ?

— Où qu'on les prendrait donc, les vingt francs, vieux ? dit-elle.

— Oh ! Oh ! fit-il. Si j'avais tant seulement la moitié de ce que vous avez...

— La moitié ! s'exclama le gars. Ah ! Tonnerre de vieux ! Aussi vrai que je m'appelle Dubout, tout ce que je peux vous donner, c'est treize francs, et pas un sou de plus, vieux ! Ça ne vaut pas plus.

— Non, répondit le vieux. J'ai dit vingt francs : je ne me dédis pas.

Le museau de souris s'allongea. Mais le gars avait plus d'un tour dans son sac.

— Allons donc ! dit-il. C'est vous qui me referez l'écurie, et pas un autre. N'y a que vous qui en soyez capable. Treize francs. Et c'est pas vous qui y perdrez, vieux malin !

Il lui allongea une claque sur l'épaule. Puis il lui remplit son verre. Le vieux était flatté dans son amour-propre. Il ne buvait de vin qu'exceptionnellement. Et le gars lui affirmait si bien que, treize francs, il y gagnerait encore, qu'il commençait à croire qu'il avait trop demandé.

— Tu dis que c'est pas moi qui y perdrai, répondit-il. Mais c'est pas toi non plus, hein ?

— Le tonnerre me brûle, dit le gars, si j'y gagne un sou. Allons, topez là !

Il lui tendait sa main droite ouverte, mais, le vieux ne se décidant toujours pas, il fit mine de se fâcher :

— Jamais j'aurais cru ça de vous ! Treize francs et nourri par-dessus le marché, et vous n'êtes pas content ! Parguienne, je ne dis pas qu'on vous donnera du gigot et des œufs à la neige. Vous mangerez comme nous, quoi.

Le vieux prêta l'oreille. Vivant seul, il se contentait presque toujours d'un morceau de lard ou de fromage.

— Et puis, reprit l'autre, je ne dis pas que

ça sera pour cette année. Pour l'instant, ce qu'il faut à la patronne, c'est une machine à coudre. Mais elle a envie aussi d'un âne. Aussi vrai que je m'appelle Dubout, je l'achète l'an prochain. Et ça n'est pas un autre que vous, vieux, vous m'entendez bien, qui me fera la charrette.

Cela c'était une commande importante et qui valait d'être prise en considération.

— Ma foi, finit-il par dire, ça pourrait se faire.

— Ah ! Tonnerre de vieux ! s'écria l'autre. Pas si bête de refuser ! Vous êtes un malin ! Alors, c'est dit ? On commence lundi ?

— Quand tu voudras.

— Il est plus de midi, Claude, fit observer la patronne.

Il versa dans le verre du vieux ce qu'il restait de vin et dit :

— Oui. Va falloir qu'on parte. Est-ce que vous revenez à la fête demain, vieux ?

— Ma foi, dit-il, probable.

— Alors on se reverra. Nous aussi, probable qu'on y sera, hein, la patronne ? On trouvera bien moyen de boire un litre. Ça ne sera pas de refus, vieux ?

En même temps il faisait mine de chercher son porte-monnaie.

— Pardi, non ! dit le vieux. Ça ne sera pas de refus.

Mais lui aussi cherchait son porte-monnaie. Et ce fut lui qui le trouva le premier.

— Laisse donc ça ! dit-il au gars. On est gens de revue.

Henri BACHELIN.

THÉÂTRES

« CHICHI » A L'ATHENEE

Chichi : ce titre d'argot parisien pourrait être mis au pluriel sans perdre de sa valeur. C'est le surnom d'une danseuse russe d'origine montmartraise et de mœurs très cosmopolites, qui sait, d'un pas léger, fiévreux, furieux ou ironique, corser l'imbroglio comme on emmêle métriquement un cheveu de fil. Et *Chichi*, c'est Cassive, la dame de chez Maxim, fille d'entrain inépuisable, bousculant les chuses et les gens, brisant les potiches et les liens familiaux, piétinant les préjugés, les conventions, les lois de la civilisation puérile et honnête, et ne s'étonnant jamais d'être au centre des situations les plus comiquement compliquées.

Dans cette pièce, d'un mouvement burlesque irrésistible, vont et viennent, selon les intentions de MM. Pierre Veber et de Gorsse, un Rosenberg vaudevillesque en jeune et riche employé de ministère, un Baron fils ahurissant en vieillard ataxique aphasique, dont les auteurs ont dû créer le rôle après d'imployables leçons cliniques. M. Cazalis est drôle avec mesure, et Mlle Alice Ael est une vigoureuse suffragette d'avant-guerre. Sans apporter au genre rien de neuf, *Chichi* est un modèle de bouffonnerie abondante. — P. B.

Ce soir

Opéra. — Jeudi, 7 h. 30, *le Cid*.
Comédie-Française. — 8 h., *le Marquis de Villemor*.
Opéra-Comique. — Mardi, 7 h. 30, *Madame Butterfly*.
Odéon. — 8 h., *Brillannicus*, *les Plaideurs*.
Théâtre-Lyrique. — 8 h., *la Traviata*.
Antoine. — 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.
Châtelet. — 8 h., *Dick*, *roi des chiens policiers*.
Gaité. — 7 h. 45, *Craquemboulle*, *Servir*.
Grand-Guignol. — Mardi, 8 h. 30, *la Maison des Ténèbres*.
Th. Edouard-VII. — 8 h. 45, *Son petit frère*.
Gymnase. — 8 h. 15, *la Veille d'armes*.
Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, *Mam'zelle Nitouche*.
Th. Michel. — 8 h. 45, *l'Accord parfait*, *Je te jette par la fenêtre*.

Palais-Royal. — 8 h. 30, *Madame et son fils*.
Cluny. — 8 h. 15, *Une nuit de noces*.
Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, *Cyrano de Bergerac*.
Apollo. — 8 h., *les Mavis de Ginette*.
Athénée. — 8 h. 30, *Chichi*.
Capucines (tel. Gut. 50-40). — 8 h. 30, *Crème-de-Menthe...*
Alto ! revue ; *la Clef* ; *Aux chandelles*.
Réjane. — 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Renaissance. — 8 h., *la Guerre et l'Amour*.
Sarah-Bernhardt. — 8 h., *l'Attila* (sauf lundi et vendredi).
Scala. — 8 h., *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardy).

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 8 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Ba-Ta-Clan. — 8 h. 30, *l'Anticafardiste*, revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui, demain et mercredi, à 2 h. 30, *Judea* (l'Expiation). Places : 0 fr. 30 à 1 fr. A 8 h. 15, même programme. (Prix ordinaires.)

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui lundi 29 janvier, à 2 h. 1/2 : *Franc-penseurs d'ici et de là-bas*, conférence par M. Brieux, de l'Académie française.

A l'Université des « Annales ». — Parmi les choses émouvantes, profondes, que l'abbé Wetterlé dit hier dans la belle conférence qu'il fit à l'Université des Annales, sur la cathédrale de Strasbourg, on trouve un éloge magnifique de la femme alsacienne. Il la montra derrière la porte close de son logis, soutenant pendant quarante-quatre ans le courage de l'homme et élevant les petits dans la haine de l'oppression. Cette conférence, d'un haut intérêt et d'un patriotisme ardent, sera publiée dans le journal de l'Université des Annales.

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Quelques mots sur le changement de spectacle de mercredi et sur la représentation de samedi :

Je ne m'élève pas contre le remplacement d'*Athalie* par *Andromaque*. On pouvait, il est vrai, doubler Mme Weber par Mlle Madeleine Roch, ou bien par Mme Louise Silvain, qui aurait cédé Josabet à Mlle Delvaux ; mais on se heurtait à une grosse difficulté pour le rôle de Mathan, Jacques Fenoux malade, et Ravet, son double, en congé.

La représentation d'*Andromaque* a été un peu languissante avec Albert Lambert fils, Oreste trop pondéré, et Paul Mounet, trop calme Pyrrhus.

Du côté des femmes, on a dépensé plus de flamme et d'énergie. Mlle Madeleine Roch a joué Hermione avec une passion ardente, sans cris, sans excès d'aucune sorte, réalisant ce qui, selon moi, demeure la formule de l'interprétation des tragiques : la vérité dans l'ampleur. Mme Louise Silvain, fort belle sous les voiles violets de son nouveau costume, nous a montré une Andromaque émouvante et très maternelle.

Quant à Silvain, je l'avais loué d'avoir accepté de reprendre le petit rôle de Phoenix ; il est regrettable qu'il n'ait pas cru devoir paraître, au quatrième acte, avec Pyrrhus, ce qui a nécessité la coupure de la dernière scène.

Croué est excellent dans *Destournelles*, de *Made-moiselle de la Seiglière*, où il succède à Berr, Truffier, Féraudy, Coquelin cadet, Coquelin et Regnier.

Dimanche on donne en matinée — devant une salle comble — la *Course du Flambeau* ; le soir, *Don Juan*. Je vous disais, l'autre jour, que l'interprétation actuelle du *Festin de Pierre* était une des meilleures. En 1847, la critique loua Giffroy avec modération. Voici ce qu'écrivait Jules Claretie, à propos d'une reprise en 1868 :

« Bressant est charmant dans *Don Juan*, mais rien que charmant. Ses costumes sont délicieux, il les porte à ravir ; il va et vient avec une aisance et une grâce parfaites. C'est le plus élégant *Don Juan* qui se puisse imaginer. Je vois bien le séducteur, mais je cherche le penseur. Cette double physionomie du personnage, Bressant ne l'a pas indiquée. Le rôle est composé trop uniformément et j'y voudrais plus de nuances, plus d'ironie, plus d'accent. »

Raphaël Duflos réalise cette « double physionomie ». Il porte ses quatre magnifiques costumes, tous d'une riche élégance, avec la distinction naturelle d'un grand seigneur de la belle époque et, d'autre part, il donne au personnage une autorité si fière et si mâle qu'il eût ravi Janin, Th. Gautier et tous ceux qui, avec raison, voyaient dans *Don Juan* un « drame » que Shakespeare n'eût pas désavoué.

Au premier acte, Raphaël Duflos débite la longue tirade sur le charme délicat de la séduction avec un dilettantisme raffiné qui enlève au morceau le côté doctoral et même pédant que lui imprimerait une prétentieuse interprétation ; et cependant il affirme, par la fermeté nette du ton, une implacable sérénité que vous cherchiez en vain chez un « amoureux » sautillant, semillant, tantôt triste, tantôt joyeux, constamment agité, toujours inquiet ! Au deuxième acte, nous assistons à la mise en pratique de sa théorie, dans son entretien avec Charlotte et Mathurine. Elle est exquise cette scène ; nous y trouvons la contre-partie du cinquième acte du *Misanthrope*. Au lieu de Célimène s'efforçant de persuader à la fois Alceste et Oronte, nous voyons *Don Juan* se jouer publiquement de deux petites paysannes ; et il faut avouer que *Don Juan* l'emporte sur Célimène : l'homme est plus habile que la reine des coquettes ! Eh bien ! Duflos est délicieux de légèreté et de bonne grâce ; sa façon d'enjôler les pauvrettes à quelque chose de si cavalier et de si affectueux, à la fois, qu'il aurait raison de personnes plus averties que Charlotte et Mathurine.

Nous retrouvons, au quatrième acte, le charmeur qui submerge M. Dimanche sous le flot de son abondante élocution ; dans la scène avec Elvire, il esquisse bien joliment un fugitif retour de tendresse vers la jeune femme. Quant au dernier acte, Raphaël Duflos le joue en grand premier rôle, mettant une âpreté vengeresse à distiller la tirade sur les hypocrites qui devait frapper en plein cœur les ennemis acharnés du *Tartuffe*.

Emile MAS.



E. VILLIOD
DÉTECTIVE
37, Boul. Malesherbes,
PARIS

ENQUÊTES
RECHERCHES,
SURVEILLANCES,

Correspondants
dans le Monde entier.

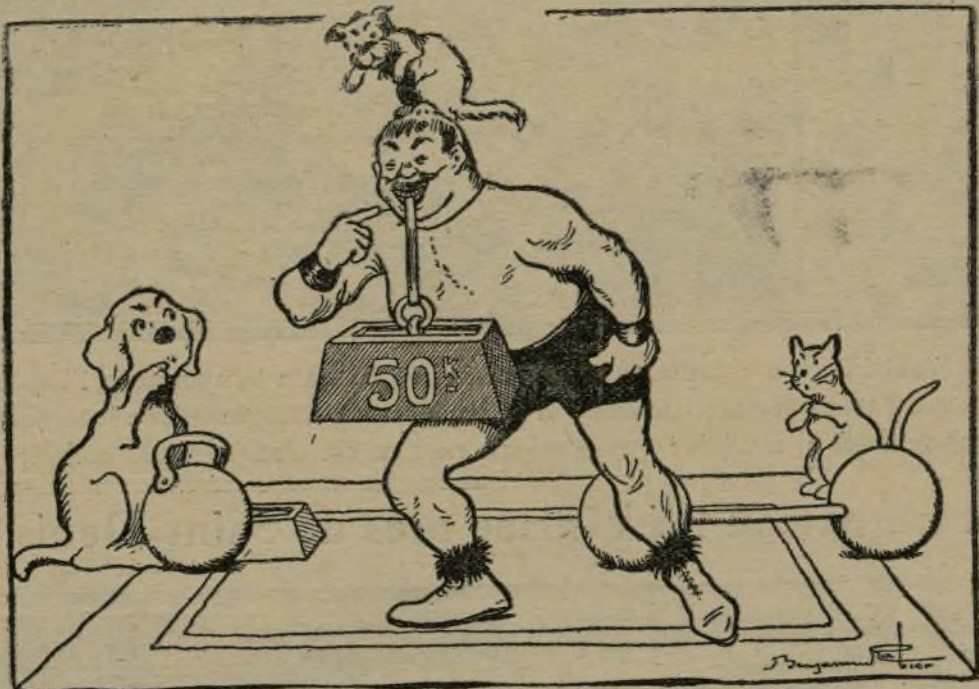
"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès
importants — Les accidents graves — Les événements
locaux — La vie économique — Les sports — Tous
faits pittoresques

"Excelsior" sur le front

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel
abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant
pour un an sa souscription ou s'engageant à la
renouveler pour un an à son expiration a droit
à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos
collections hebdomadaires à un combattant du
front.

CET HOMME A DES DENTS EXCELLENTE

Servez-vous du DENTOL et vous aurez des dents aussi bonnes que lui.

Le Dentol (eau, pâte, poudre et savon) est
un dentifrice à la fois souverainement anti-
septique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de Pasteur, il dé-
truit tous les mauvais microbes de la bou-
che, il empêche aussi et guérit sûrement la
carie des dents, les inflammations des gen-
cives et de la gorge. En peu de jours, il
donne aux dents une blancheur éclatante et
détruit le tartre.

Il laisse dans la bouche une sensation de
fraîcheur délicieuse et persistante.

Mis pur sur du coton, il calme instantané-
ment les rages de dents les plus violentes.

Le Dentol se trouve dans toutes les bon-
nes maisons vendant de la parfumerie.

Dépôt général : Maison FRERE, 19,
rue Jacob, Paris.

Le Dentol est un produit français.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la
Maison FRERE, 19, rue
Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-
poste en se recommandant d'Excelsior
pour recevoir, franco par la poste, un déli-
cieux coffret contenant un petit flacon de
Dentol, un tube de Pâte Dentol, une boîte
de Poudre Dentol et une boîte de Savon
Dentol.

LA HERNIE

ET SES CONSEQUENCES FACHEUSES sont infailliblement SUPPRIMEES par le Nouvel
Appareil sans ressort de A. CLAVERIE. Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis et discrètement par
M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin à Paris. Applications tous les jours, même dimanches et fêtes
de 9 heures à 7 heures. Passage tous les deux mois dans les principales villes de province. (Demander les dates.)

FEUILLETON D' "EXCELSIOR" DU 29 JANVIER 1917

26

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

XI

Mater Dolorosa

La jeune femme, suivie de son fidèle ami, avait
gagné le quartier général du secteur de Charleroi-
Namur. Là, ils attendaient leur tour d'être intro-
duits auprès du général commandant.

Madeleine voulait prendre congé de lui, le re-
mercier de toutes les facilités qu'il lui avait don-
nées et lui avouer enfin son impuissance à conti-
nuer sa route.

Elle espérait ainsi que ce général, qui lui avait
toujours témoigné une grande bienveillance, qui
s'était intéressé à sa détresse et qui l'avait aidée
de tout son pouvoir et de tous les moyens dont il
pouvait disposer, continuerait après son départ à
s'intéresser au sort de sa fille.

La jeune femme et M. Saturnin étaient assis sur
le timon d'un chariot, devant la bicoque où le gé-
néral travaillait sans une minute de repos depuis
des jours et des nuits.

Un duel d'artillerie était commencé sur les rives
du fleuve et au delà des marais et des tourbières
qui faisaient à l'eau courante une ceinture de tra-
trise. Les détonations violentes, précipitées ébran-
laient l'atmosphère.

La jeune femme demeurait accablée. Dans son
regard, si doux d'ordinaire, brillait une lueur de
folie. Un tremblement l'agitait, la secouait, l'élec-
trisait. Sa tension nerveuse était excessive. Les
détonations, la fatigue, la vue des blessés que l'on
transportait à l'arrière, et dont beaucoup pou-
ssaient des hurlements de colère ou de douleur, le
tragique de l'heure à laquelle elle se trouvait mê-
lée, les angoisses éprouvées l'avaient terrassé. Elle
était incapable d'une réaction ou d'un effort.

Sur la place où s'élevait la petite maison, la
seule qui fût encore debout, du quartier général
s'élevait tout à coup un violent tumulte. Les soldats
s'écartèrent, leurs rangs s'ouvrirent pour laisser
passer un lamentable troupeau.

C'était un cortège de réfugiés belges.

Hommes estropiés ou malingres, femmes jeunes
et vieilles, enfants, vieillards portant des hardes,
trainant d'étranges bestiaux, des chèvres, suivis par
des chiens et des troupeaux de moutons affolés :
tels se présentaient ces pauvres gens, dans une
atmosphère de misère et de douleur.

Madeleine les considérait avec pitié. Quant à
M. Saturnin, il montait la garde auprès de son
auto pour la défendre. C'était sa voiture, n'est-ce
pas ? Et bien qu'on sût à six lieues à la ronde qu'il
n'y fallait pas toucher il restait quand même plein
de méfiance.

Un officier ouvrit la porte de la petite maison. Le
général commandant apparut sur le seuil.

Grand, tout gris, très sec et l'air martial, il des-
cendit et se mêla tout de suite à la foule des ré-
fugiés.

Madeleine, en le suivant des yeux, n'avait pas vu
un paysan, chaussé de fortes guêtres et de souliers
ferrés, vêtu d'une petite blouse bleue et coiffé
d'une casquette, s'appuyant sur un bâton à lanière
de cuir, s'avancer jusqu'à elle.

Cependant, à deux pas, le paysan s'arrêtait et la
regardait longuement avec un mauvais sourire.

La jeune femme, perdue dans sa sombre rêverie,
entendit alors une voix murmurer à son oreille :

— Si vous prononcez un mot, si vous poussez un
cri, votre fille est morte !

Madeleine tressaillit comme sous un choc violent
et, se retournant, étouffa un cri d'horreur.

Othon Weimer, son mari, le traître, l'espion, le
voleur était devant elle.

Instinctivement, alors, elle appela Saturnin.

En reconnaissant son ex-patron, le vieux cais-
sier eut un rugissement de colère. Il allait se ruer
sur Weimer quand Madeleine, étendant la main,
le fixa sur place :

— Saturnin, ne dites rien, ne faites rien, sans
quoi ma fille est perdue.

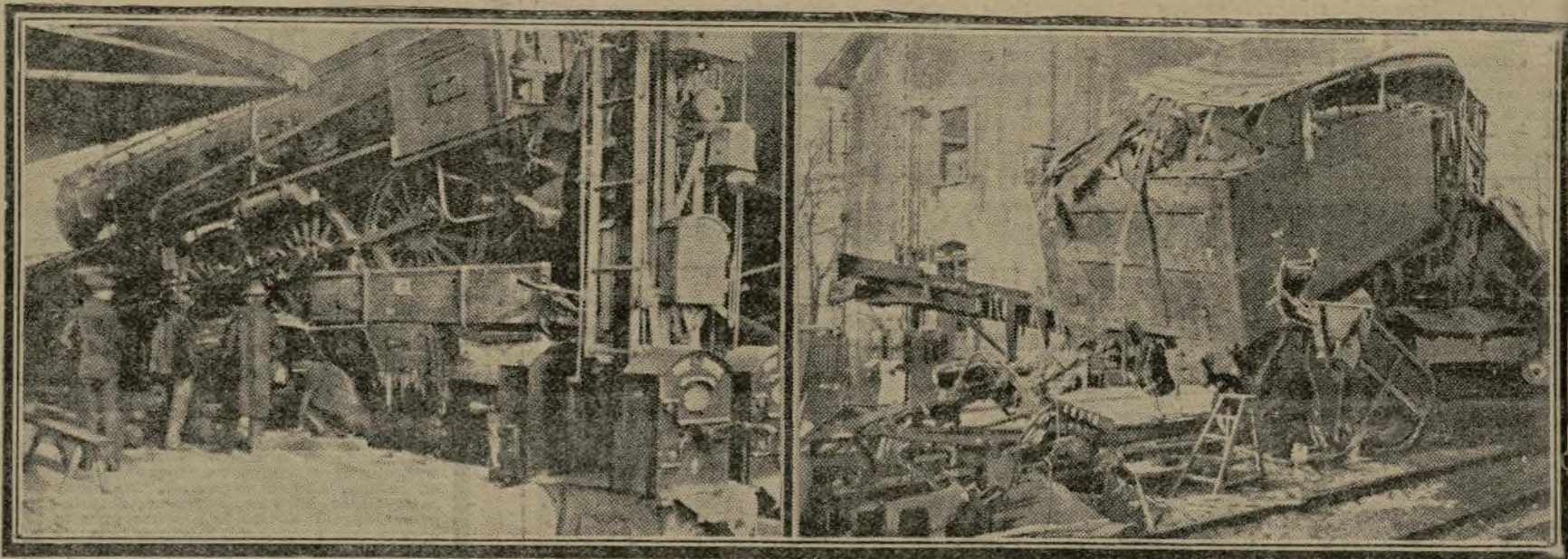
Weimer ricana :

— Ah ! Ah ! Vous avez peur ? Vous tremblez tous
les deux ? Je vous tiens, comme je tiens Germaine,
ma fille. Elle est à Berlin, entre les mains de ma
sœur Charlotte. C'est notre otage. Chaque jour,
par les moyens dont je dispose, j'envoie un mot à
ma sœur. Si elle restait huit jours sans nouvelles
de moi, ce qui est impossible tant que je serai vi-
vant, elle a de certains ordres, en vertu desquels
elle agira.

— Canaille ! jura M. Saturnin en crispant les
poings.

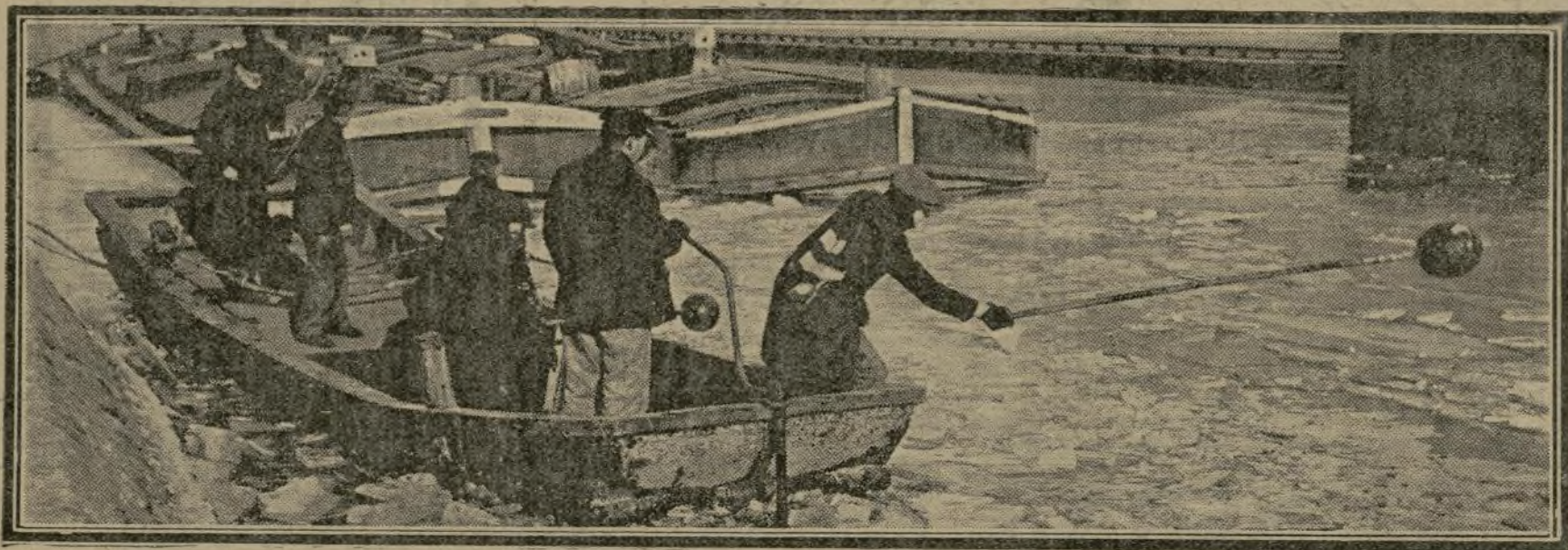
(A suivre.)

La catastrophe de chemin de fer de Châteauneuf-sur-Cher



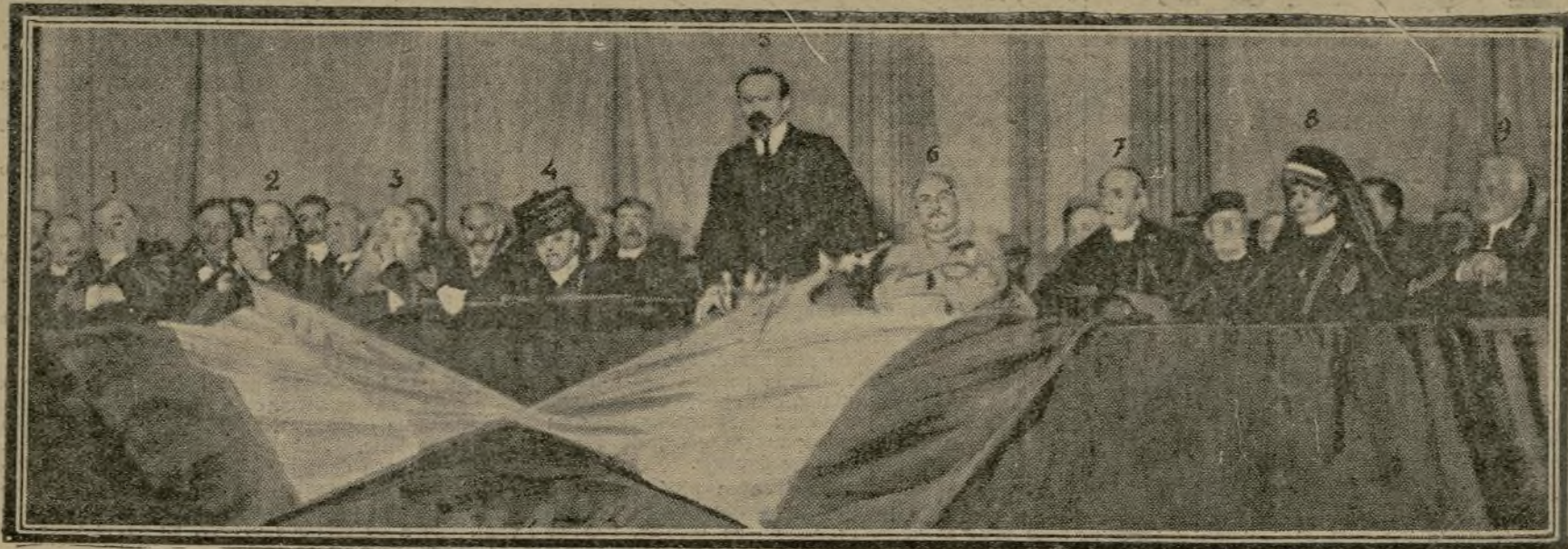
Ces instantanés, qui nous sont communiqués par M. l'abbé Carlux, représentent la locomotive du train tamponneur, l'express de Montluçon à Paris, montée sur les trucs de ballast du train de marchandises, et le tender qui suivait la même locomotive encore juché sur le train de ballast. La catastrophe a été si soudaine que personne ne s'en est d'abord rendu compte.

Le service municipal emploie un bateau brise-glace près de Saint-Denis



C'est une unité de la flottille fluviale très peu connue des Parisiens. Tiré par des chevaux, le long de la berge, le canot évolue lentement, monté par des hommes qui, avec de longs maillets de bois, cassent à grands coups l'épaisse couche de glace. Ce bateau n'avait pas été mis en service depuis longtemps. On le voit ici dans le canal Saint-Denis.

La manifestation de l'Union des Françaises contre l'alcool au Trocadéro



Sous la présidence de M. Barthou, l'Union des Françaises contre l'alcool, que préside M^{me} Fallot-Matter, avait organisé hier une manifestation. Voici, pendant le discours de M. Barthou : 1^o M. de Lamarzelle; 2^o M. Henri-Robert; 3^o M. Groussier; 4^o M^{me} Siegfried; 5^o M. Barthou; 6^o le général Pau; 7^o Mgr Odelin; 8^o M^{me} Fallot-Matter; 9^o le général de Lacroix.